



**BIBLIOTECA
CULTURII
AROMÂNE**

www.proiectavdhela.ro

Irina Nicolau

LES CAMÉLÉONS DES BALKANS

Sumar

4 / Avertissement

6 / Repères historiques

9 / La conscience ethnique et nationale

11 / La langue

13 / Écriture(s)

16 / L'école

21 / Le tchelnicat

23 / Les armatoles

25 / Les caravaniers (cărvănari)

28 / Les artisans et les marchands

31 / L'habitat

33 / L'habitation

34 / Considérations générales sur la polytropie des Aroumains

Le message qu'une ethnie adresse au monde ne peut être déchiffré qu'en partie. Une démarche exhaustive est incompatible avec l'exploration de la vie. Pour concevoir l'inconcevable, les sciences de l'homme ont appris à poser des questions et à reconstituer, à partir de réponses, la réalité qu'elles étudient. Le degré de conformité des questions et leur ordonnance sont décisifs pour la précision de l'image qui en résulte.

Élevant la connaissance d'autrui au rang des sciences, l'ethnologie répond à une curiosité naturelle, qui n'est ni innocente, ni dépourvue de préjugés. La grande ethnologie assume les préjugés et les théorise, la petite ethnologie essaie en vain de s'en sortir, tandis que l'ethnologie dilettante les ignore purement et simplement.

Les ouvrages consacrés à la culture aroumaine ont été, pour la plupart, compromis par des préjugés extra-scientifiques et pseudo-scientifiques qui ont détourné la recherche des problèmes réels du domaine. Si ceux qui ont étudié la culture aroumaine s'étaient limités à regarder et à enregistrer ce qu'ils voyaient, l'image qui en aurait résulté aurait été beaucoup plus vraie. Mais ils l'ont observée, scrutée, du regard de quelqu'un qui cherche à découvrir. Il s'agissait justement de découvrir des ressemblances avec la culture dacaroumaine ! Imaginons la situation d'un peintre qui, pour faire le portrait de quelqu'un, ne retiendrait des traits de son visage que ceux qui font qu'il ressemble à son frère. Il faut savoir que la connaissance de l'espèce et la connaissance du genre font deux. C'est comme si ces auteurs ne s'étaient pas rendu compte que les ressemblances, les traits communs sont révélateurs de la façon dont le terme participe de l'unité et de la cohérence du genre auquel il appartient, mais qu'ils ne sont aucunement suffisants pour le décrire.

Les recherches qui auraient pu contribuer à l'approfondissement de la connaissance de la culture aroumaine sont celles du genre monographique. La monographie est une démarche holistique dont on a éliminé la sélection comme source d'arbitraire. Or, les auteurs mentionnés semblent avoir eu une prédilection pour la sélection, effectuée toujours au détriment des traits caractéristiques, rarement enregistrés, sinon à titre de curiosités. Leur erreur se justifie par l'importance politique que prenait à l'époque l'inclusion de la culture aroumaine dans l'espace culturel roumain. Une autre explication serait que les chercheurs – dans leur grande majorité, des étrangers à la culture aroumaine et des ethnographes de fortune – s'étaient initiés au système de pensée folklorique et ethnographique à partir d'échantillons de culture daco-roumaine, auxquels ils avaient emprunté les questions et l'approche. C'est pourquoi une grande partie des notations dont nous disposons aujourd'hui résulte d'attestations du type : „les Daco-Roumains connaissent l'élément X, vous, en avez-vous connaissance ?”

On a aussi fréquemment commis l'erreur de considérer le village comme une unité pertinente pour l'étude des communautés aroumaines. Nous n'avons pas la compétence pour apprécier dans quelle mesure de vieux villages de bergers comme Samarina, Avdela, Perivoli peuvent constituer un cadre de recherche adéquat. Nos informations sont trop insuffisantes pour nous permettre d'en reconstituer la composition. Ce qu'on peut formellement affirmer, c'est que les villages qui sont nés au cours de la seconde moitié du XIXe siècle représentent des unités hétérogènes, formées de petits ou de grands groupements d'Aroumains nomades et

transhumants, provenant de zones et, parfois, de branches différentes. Les mêmes observations peuvent s'appliquer aux villages de la Dobroudja habités par des Aroumains.

Tout compte fait, nous pensons que l'unité pertinente pour l'étude des communautés aroumaines est soit la fâlcare, c'est-à-dire le groupe d'individus qui font ensemble les déplacements de l'estivage à l'hivernage, soit la mahala, la fâlcare étant l'unité économique et sociale spécifique des communautés aroumaines mobiles, et la mahala des communautés établies à la campagne ou en ville.

Enfin, la troisième erreur qui se fait jour dans la plupart des recherches entreprises sur la culture aroumaine tient à la manière superficielle de traiter le problème des soi-disant „branches” des Aroumains, lesquelles diffèrent en nombre et en nom d'un auteur à l'autre. Ces subdivisions ont été établies soit selon des critères impressionnistes, soit à partir de caractères linguistiques uniquement. Faute d'études spécifiques, on ne saurait dire si la réalité ethnographique et folklorique infirme ou confirme les sous-catégories définies par les philologues. Les études monographiques de Capidan ainsi que de Caraiani et Saramandu sont les seules contributions où sont explorées les possibilités de définir deux des branches de la culture aroumaine : les Farseroti et les Grămoșteni (Ghrammosiens?). Il est tout aussi vrai que la formulation de questions adéquates et la problématique pertinente auraient été impossibles en l'absence d'une banque de données ethnographiques et vu les conditions précaires dans lesquelles se trouvait l'ethnologie vers 1900, à l'époque donc où furent élaborés les grands recueils. Après un siècle et demi d'accumulations, ce stock existe et le corpus de questions spécifiques pourrait être réalisé. L'impasse actuelle naît du fait, par ailleurs prévisible dans une certaine mesure, que la culture qui devait être interrogée n'existe plus. Jugée sous une perspective autre que celle sous laquelle nous avons envisagé les choses, on peut dire qu'elle est devenue la culture actuelle des Aroumains. J'ai pourtant opté pour la première interprétation, quoique je n'ignore pas combien il est difficile de fixer le moment précis où quelques grains de blé deviennent tranche de pain, autrement dit, le moment où les changements que subit un phénomène lui font changer d'identité. L'interprétation que j'ai choisie implique une rupture entre l'ancienne culture aroumaine et celle d'aujourd'hui. La première culture a été engendrée et perpétuée dans un cadre de vie qui n'existe plus, et s'est manifestée de façon polytrophe. C'est une somme de termes culturels étrangers adoptés et adaptés, gravitant autour d'un noyau primitif. La culture actuelle est une mosaïque d'éléments hétérogènes provenant du noyau primitif, de divers adstrats et d'un nombre important d'emprunts partiellement assimilés. Désémantisés, et seulement en partie resémantisés, ces éléments acquièrent de fortes fonctions emblématiques. La polytropie, autrefois maîtrisée et dominée par une puissante force centripète capable d'empêcher le démantèlement, s'est aujourd'hui affaiblie.

L'absence d'un ouvrage de synthèse qui réunisse des données de tous les domaines de la culture populaire aroumaine m'a déterminée à concevoir cette étude comme une démarche élémentaire à fonction informative. Suite à cette option, le matériel folklorique et ethnographique est présenté sous une forme brute, les artifices d'organisation sont réduits au minimum et les données ethnographiques fournies par la documentation sont intégrées en totalité. Comme toute opération de sélection ou de critique des données a été délibérément évitée, celles-ci jouissent du crédit du fait attesté, enregistré. Présentées de cette manière, les informations sont offertes à ceux qui se proposent de les étudier ou, tout simplement, de prendre acte de leur existence.

Les spécialistes n'étant pas concernés, j'ai jugé inutile de donner la liste des nombreux livres, journaux et revues que j'ai consultés. Pour la richesse et la qualité des informations, je ne mentionnerai que trois livres : Pericle Papahagi, *Din literatura poporană a aromânilor*, Bucarest, 1900 ; Th. Capidan, *Fărșeroții*, Bucarest, 1931 ; Gh. Nicolae Caraiani et Nicolae Saramandu, *Folclor aromân grămoștean*, Bucarest, 1982. Sans minimiser la valeur des autres auteurs invoqués, je considère que la lecture de leurs ouvrages est facultative pour le non spécialiste.

Repères historiques

Toute incursion dans la culture et la civilisation d'un peuple doit reposer sur un corpus, aussi minimal soit-il, de données historiques. Écrite ou parlée, l'histoire fonctionne comme un instrument de contrôle sur le temps passé. Elle fixe la réalité et lui donne forme, la transformant en objet d'étude. La culture aroumaine est une culture majoritairement orale, ses premiers écrits historiques datant du XIXe siècle. Peut-on conclure que les Aroumains soient une société sans histoire ? La distinction société à histoire / société sans histoire réduit artificiellement la sphère de la notion, identifiant l'histoire à l'histoire écrite. Faire de l'histoire a longtemps été dater des événements et les ranger selon un ordre chronologique. Mais peut-on au moins imaginer une société ignorant l'événement et la chronologie ? Il est vrai que le lexique événementiel, tout comme la chronologie, diffèrent d'une société à l'autre. Entre les modalités orales de récupération du passé et les documents historiques écrits il existe des différences d'ordre formel et fonctionnel qui, pour l'ethnologue, acquièrent des significations particulières.

L'histoire orale revêt parfois la forme d'une généalogie à travers laquelle l'individu justifie son ascendance divine. Elle peut être mythe – je pense à cette partie de la mythologie qui vise la création et l'organisation de la société. L'histoire orale consacre le chef et fonde l'État sur une ascendance divine ou sur la condition de héros. En d'autres mots, les histoires orales règlent les rapports entre le groupe et le sacré, de même que ceux entre l'individu et le groupe.

Postérieure à l'histoire orale, l'histoire écrite fait son apparition avec la ville, avec les relations esclavagistes et avec un certain type de noblesse, fondée sur l'idée d'antériorité : „Je suis noble en ma qualité de descendant de X, anobli dans les circonstances Y.” La noblesse implique, d'une manière ou d'une autre, le rapport à un territoire déterminé. La possession d'un territoire inhabité et par conséquent inexploité ne peut pas conférer de pouvoir. La noblesse signifie une main-d'œuvre subordonnée au propriétaire et recrutée à l'intérieur de la même ethnie ou appartenant à une autre. L'histoire écrite devient, dans ce contexte, une longue et complexe argumentation de la noblesse et une liste des moments où celle-ci a été contestée. Alors que les histoires orales réalisent une domestication du temps, les histoires écrites se servent du temps pour domestiquer l'espace.

Si tout cela est vrai, le désintérêt des Aroumains pour l'histoire écrite – dans une vision ethnologique – est justifié. Ils ont très tôt utilisé l'écrit, donc l'absence d'une histoire écrite ne peut pas être mise au crédit de l'illettrisme. S'ils n'ont pas confié leur histoire au papier, c'est qu'ils n'ont pas eu une noblesse qui soit contestée, ni un territoire à défendre.

La société aroumaine n'est pas divisible en classes sociales, au sens que Max Weber donne à la classe. La fălcare est un groupement d'individus à chances de vie égales ; le mode de

consommation, les voies d'accession à l'honneur et aux biens sont les mêmes pour tous. La seconde possibilité, l'exploitation du territoire par l'asservissement d'une autre ethnie, réclame de la part du groupement dirigeant une capacité d'assimilation que les Aroumains n'ont jamais eue. Dans ces conditions, leur histoire a été écrite par les chroniqueurs d'autres ethnies, ce qui explique pourquoi la plupart des sources font référence à des moments significatifs des contacts des Aroumains avec l'extérieur. En revanche, l'histoire interne n'existe pas. Les conflits qui ont semé la discorde entre les différents groupements, les raisons des déplacements massifs de population du nord au sud et du sud au nord, les dates et les circonstances de la fondation de villes et de villages sont des événements irrécupérables. C'est pourquoi l'histoire des Aroumains devrait sans doute être écrite par des ethno-historiens. Ils pourraient déchiffrer quelques-unes des énigmes non encore élucidées et apporter des arguments qui prouvent que les Roumains balkaniques sont les descendants de la romanité sud-danubienne et que les différences qui les séparent des Daco-Roumains ne tiennent pas uniquement à l'évolution du dernier millénaire. Je n'ai pas l'intention de dresser ici la liste des ouvrages de référence des chroniqueurs byzantins tels que Chalcocondyle, Nicéas Choniata, Pachymère, Kékauménos, ou des Français comme Villehardouin, de voyageurs des temps anciens ou modernes comme Benjamin de Tudela, Leake, Pouqueville, Lejean, Wace, Ami Boué, ou de savants comme Thunmann, Kanitz, Hahn, Weigand ; pour la compréhension de la société aroumaine, je ne retiendrai de l'histoire que quelques données révélatrices.

Que la péninsule Balkanique ait été romanisée quelque siècles avant que la Dacie ne le soit est très significatif de l'ancienne histoire des Aroumains. Tout aussi importants sont les changements survenus dans la vie de la péninsule Balkanique au cours des premiers siècles du premier millénaire. La crise que traverse l'empire romain au III^e siècle aura de graves répercussions sur la vie des villes. Les chemins cessent d'être sûrs, les ateliers des artisans commencent à se contenter du marché local, la classe moyenne des villes, base de l'État romain, est presque anéantie, les grands propriétaires s'isolent dans des bâtiments fortifiés et les gens pauvres se mettent sous leur protection. La vie devient rustique et, même si on n'en vient pas à une restauration de la vie patriarcale, comme cela s'est passé en Dacie après le retrait romain, les structures sociales du genre gentilice et celles qui préfigurent la société féodale se développent en parallèle. Cette perspective, je la dois à G. Ivănescu.

Indépendamment de ces changements qui influent tout d'abord sur la couche sédentaire de la population, les montagnes de la péninsule Balkanique continuent d'être la laiterie qu'elles avaient été auparavant. La zone qui avait subvenu aux besoins de lait, de viande, de peaux et de laine des Grecs et des Romains et qui nourrira et habillera Byzance et l'empire turc – zone montagneuse au climat froid et aux riches pâturages – continuera d'abriter une population libre, composée d'éleveurs de bétail. La première référence à cette population pourrait être celle qu'a consignée Théophylacte Simocatta et, après lui, Théophane le Confesseur. Les deux historiens rapportent un événement qui a eu lieu en 587, à savoir la bataille entre les Byzantins et les Avars, quelque part en Moésie inférieure, et qui s'est terminée par la défaite de l'armée byzantine, défaite due à un malentendu linguistique... L'épisode est largement commenté et les auteurs citent (dans des versions comparables) le texte prononcé en langue maternelle (la langue du pays) qui aura provoqué le désastre de l'armée byzantine : „Torna, torna, fratre.” Le

texte a été interprété soit comme le premier échantillon de langue roumaine, soit comme un commandement du Stratégikon de Maurice. La contribution convaincante de P. Năsturel, de même que la position ferme de G. Ivănescu : „Pour nous, il est hors de doute qu'on a affaire à des faits de langue datant de la période de la formation du roumain,” affermissent ma conviction de l'existence au VIIIe siècle, au sud du Danube, d'une population de langue romane. Toujours pour l'histoire du premier millénaire, G. Ivănescu invoque le manuscrit comprenant les miracles de saint Dimitrios, où l'on parle de l'attaque sur Thessalonique lancée pendant la seconde moitié du VIIe siècle par les Vlahorihini.

À partir du XIe siècle, les informations se font de plus en plus nombreuses. Elles surprennent les Aroumains dans des attitudes guerrières, d'insurgés. Sont enregistrées l'existence d'une Grande Vlachie, au nord, comprenant les villes de Larissa, Trikkala, Alasona, Domokos, Farsala, l'existence d'une Petite Vlachie, dont les villes principales étaient Durazzo, Berat, Argyrokastro et Arta, et l'existence d'une Vlachie supérieure (Anovlachie), avec des villes comme : Metzovo, Săracou et Călaru. On ne connaît pas encore le profil exact de ces structures administratives et politiques. On peut supposer qu'il s'agissait de confédérations reposant sur l'élément sédentaire et quasi sédentaire d'une ethnie aroumaine, † savoir sur les habitants des villes et des villages de bergers. Mais une question se pose : les Farseroti, la branche la plus guerrière dont nous avons pris l'habitude de croire qu'elle était aussi la branche la plus mobile, faisaient-ils ou non partie de ces confédérations ?

Au milieu du XIVe siècle, les Aroumains demandent à la cour byzantine de leur donner un prince qui les dirige. Il résulte du diplôme dont l'élu est muni, plus précisément des conditions stipulées dans le diplôme, qu'à cette époque-là les Aroumains étaient tenus pour des amis utiles et des ennemis à craindre. Pendant le règne de Murat II (1422-1451), les Aroumains acceptent de se rendre devant les Turcs. Leur reddition a eu lieu dans des conditions avantageuses. Du fait de se trouver sous la protection de la sultane validé (la mère du sultan), aux revenus de laquelle ils ajoutent une somme symbolique, plutôt un hommage, ils gardent leur indépendance administrative et juridique et le droit d'avoir une milice propre. Les conditions accordées par Murat et confirmées par Soliman le Magnifique seront attaquées par Ali Pacha, tard, vers la fin du XVIIIe siècle.

Du XVe au XVIIIe siècle, les Aroumains connaissent un développement fulgurant, profitant des déboires des autres. Ils partagent leur argent et leur énergie entre l'élevage des animaux et le développement des métiers et du commerce. C'est en ce temps-là que fleurissent les centres commerciaux et culturels qui, vers la fin du XVIIIe siècle, commenceront à régresser. Leur déclin doit être mis en relation avec les coups qu'ils reçoivent de la part des Turcs, avec le déplacement du centre de gravitation du commerce de la Méditerranée à Budapest et à Vienne, mais surtout avec les changements qui ont perturbé leur ancien mode de vie.

Gravement affectés par le règne abusif d'Ali Pacha, ils s'engagent dans la lutte du peuple grec pour l'indépendance, étant le bras qui a frappé en 1821. La façon dont ils expriment leur désappointement † l'issue de ces batailles est révélatrice de la cause pour laquelle ils avaient combattu : „Ce n'est pas pour faire l'Hellade que nous avons lutté, mais pour amener le romaôque,” note Caragiani. Ainsi, quelque nom qu'on leur donne – haôdouks, armatoles, – les Aroumains armés avaient lutté pour un état chrétien multinational, pour la renaissance de

Byzance. Mais le mouvement panhellénique montrera on ne peut plus clairement la place que les Grecs avaient réservée à l'ethnie aroumaine. Dans ces circonstances, les Aroumains se tournent vers la propagande nationale que fait Bucarest. Quelques décennies de luttes sanglantes suivent, qui se terminent par une vaste colonisation dans le Quadrilatère roumain. Après la rétrocession du Quadrilatère, les Aroumains s'installent dans la Dobroudja, d'où ils se répandent ensuite partout. À présent, on les retrouve dans tous les pays de l'Europe centrale, ainsi qu'en Roumanie, Bulgarie, Albanie, Grèce, et sur l'ensemble du territoire de l'ex-Yougoslavie.

L'ethno-histoire devra reprendre un thème abordé avec insistance pendant l'entre-deux-guerres, celui des Roumains du sud du Danube, venant s'installer au nord du Danube. Selon une hypothèse, les Roumains de Scheii-Braşovului seraient les descendants des maçons du sud du Danube ayant participé aux travaux d'édification de l'Église Noire. T. Papahagi trouve, à son tour, des ressemblances entre les habitants des Monts Apuseni et les Roumains balkaniques. Les premières immigrations doivent avoir eu lieu dans un passé lointain, à une époque antérieure à la fondation des principautés roumaines, vu la réserve des bergers à l'égard des structures féodales.

Enfin, c'est toujours du domaine de l'ethno-histoire – conçue cette fois-ci comme une démarche comparatiste – que relève l'identification de l'élément aroumain dans les milieux où il a été assimilé. Cvijic remarque que les habitants de Mavrovo (en Macédoine) prennent, en vieillissant, une expression „ṭnṭarā” (aroumaine) typique. La liste des auteurs qui considèrent les Souliotes comme des Aroumains hellénisés comprend des noms illustres. Il y a des voix qui estiment que les Saracaciani sont eux aussi des Aroumains. Les quelques amples ouvrages affirmant qu'ils seraient des Grecs n'ont pas reçu de réplique sur mesure. C'est pourquoi je me suis permis de dire à un ethnologue bulgare, lors d'un entretien que nous avons eu au début des années quatre-vingt-dix : „Les Saracaciani sont une population assez peu importante, si bien que vous, vous ne perdez pas grand-chose à accepter qu'il s'agisse d'Aroumains assimilés, et moi, je n'y gagne pas grand-chose non plus. Nous voilà donc confrontés à ce qui pourrait être un enjeu commun : la vérité.” Dans les Balkans, comme ailleurs, chacun préfère sa propre vérité.

La conscience ethnique et nationale

Dès son premier contact avec les ethnies de la Péninsule Balkanique, l'Occident a été frappé par l'absence d'une conscience ethnique et nationale, ou, de toute façon, d'un type de conscience auquel il était habitué. Un très fin connaisseur de l'ethnographie balkanique, Cvijic, pense que „Nulle part en Europe les nationalités ne sont aussi mêlées qu'en Macédoine, particulièrement en Macédoine méridionale.” Ici, remarque-t-il, se rapportant à la situation des années 1900, les Slaves fusionnent avec les Grecs, les Turcs avec les Albanais, les Roumains avec les Grecs et les Slaves. Un consul français d'humeur badine prétendait qu'avec un million de Francs seulement il pourrait „faire française” toute la Macédoine en faisant croire aux Français qu'ils étaient les descendants des croisés, gouvernants au XIII^e siècle à Thessalonique...

La propagande nationale faite de l'extérieur amène, surtout chez les Slaves et les Roumains, une conscience nationale qui en modifie la langue et les moeurs. Publié quelques années plus tard, l'ouvrage de V. Berard met au jour les motifs qu'ont eus les grandes puissances de l'époque

de mener une propagande de renaissance nationale auprès des ethnies des Balkans et fait l'analyse de la façon dont les différentes Églises – grecque, bulgare, serbe et roumaine – ont été asservies à ce but. Qu'il s'appelle panslavisme ou panhellénisme, le mouvement de renaissance nationale imaginé et projeté par certains groupements au nom de certains intérêts et mis en oeuvre par d'autres groupements au nom d'autres intérêts a fini par provoquer une grande confusion et de nombreuses tueries.

Nier une conscience nationale à ces peuples qui pendant plus d'un millénaire ont survécu à une promiscuité culturelle difficile à imaginer, c'est, à mon avis, commettre une erreur. La survie a été due aux traits caractéristiques communs, qui ont rendu possible la communication, mais aussi aux différences qui ont protégé contre une assimilation massive.

Comme dans beaucoup d'autres domaines, la polytropie des Aroumains se manifeste aussi sur le plan de la conscience ethnique. Ils sont avant tout des Aroumains, ce qu'ils prouvent en conservant une langue romane dans un paysage linguistique tellement divers, en se qualifiant eux-mêmes du nom de Roumains et en perpétuant des formes de culture et de civilisation qui les font reconnaître comme une entité sociale et culturelle distincte. Même les Grecs, à l'époque du chauvinisme extrême du mouvement panhellénique, quand ils cherchaient à réduire toutes les ethnies balkaniques au même dénominateur, leur ont reconnu cette particularité en les nommant les Grecs vlachophones. Toutefois, les Aroumains présentent des affinités visibles avec les Albanais, justifiables par le mode de vie similaire, par le même esprit guerrier et par on ne sait quel instinct qui les pousse à se reconnaître un substrat commun. D'autre part, les liens entre les Grecs et les Aroumains ont toujours été plus forts que les liens entre les Grecs et les autres ethnies des Balkans. Ils étaient, les uns comme les autres, les héritiers spirituels de Byzance, et le prestige latin des Aroumains leur assurait la qualité de partenaires uniques des Grecs dans la Péninsule. Notons ici que les Aroumains ont été fréquemment pris pour des Grecs, ce qu'ils ont accepté avec fierté jusqu'au début du XIXe siècle. Les rapports de solidarité entre les Aroumains et les Slaves sont dus en grande partie à la religion orthodoxe commune, et, enfin, le rapprochement avec les Turcs trouve sa racine dans la vocation nomade commune aux deux ethnies. Tendant à la condition de dénominateur commun des Balkans, les Aroumains se sont beaucoup assimilés au sein d'autres ethnies mais ils ont peu assimilé les autres. Les affinités suggérées plus haut expliquent sommairement pourquoi l'Aroumain pouvait devenir Grec, Bulgare, Serbe ou Albanais sans grande difficulté. Devenir Aroumain c'était détenir la polyvalence sur laquelle nous insistons tant, condition que peu de gens pouvaient remplir. Au sens où Gabriel Liiceanu illustre les types polytrope et haplotrope par respectivement les figures d'Ulysse et d'Achille, les Aroumains représentent un Ulysse qui aura avalé Achille. Tout en lançant vers l'extérieur des aptitudes surprenantes et spectaculaires, ils conservent au plus profond d'eux-mêmes une structure ancienne et élémentaire.

En ce qui concerne la conscience de leur latinité, Valeriu Papahagi, dans une étude intitulée *Cum s-a format conștiința latinității la aromâni*, en trouve de premières formes dès le XVIIe siècle. La première référence porte sur Dionisie Mantuca — métropolite de Castoria — qui parlait en plus du grec le latin et qui avait fréquenté des cours pour professeurs en Italie. On peut supposer que ces contacts lui aient suggéré l'idée d'une parenté. Pour le même siècle, l'auteur invoque le nom de Ioan Halcheu, moscopoléen qui a rempli, pendant un certain

temps, la fonction de directeur du Collège Flanginien de Venise et celui d'un autre, Ioan Halcheu qui en 1672 soutient une thèse de doctorat en philologie et théologie à Rome. La liste de Valeriu Papahagi continue avec Dimitrie Halchia, qui reçoit en 1706 à Rome le titre de docteur ; Dimitrie Procopiu Pamperi, secrétaire de Nicolae Mavrocordat, envoyé à Padoue pour y étudier la médecine ; Ioan Coletti, le médecin personnel d'Ali Pacha, dont on sait qu'il a fait des études à Pise ; Cavaloti, et beaucoup d'autres. Valeriu Papahagi en arrive à penser que „l'élément aroumain a acquis la conviction de son origine latine par suite du contact qu'il a eu avec les universités italiennes.” Il considère ensuite que Ioan Halcheu (le premier), Cavaloti et Constantin Hagi Gehani (Ceagani?) sont les esprits dans lesquels mûrit, durant trois générations, l'idée de la latinité des Aroumains, idée pleinement confirmée par le contact avec l'école historico-philologique des Aroumains de Transylvanie, contact qui s'est développé à Vienne et à Budapest au début du XVIIIe siècle.

La conscience de la roumanité se dessine plus tard mais elle engage de larges groupements sociaux parmi les nouveaux intellectuels, les classes moyennes et les classes défavorisées. Gagner le commerçant aroumain riche à la cause de la renaissance nationale serait l'inviter à agir contre ses propres intérêts ; il continuera donc à être un commerçant orthodoxe de la région des Balkans avec une conscience ethnique réduite au registre domestique.

La langue

Les linguistes ont identifié quatre manières différentes de parler le roumain qu'ils ont appelées dialectes. L'un d'entre eux est le dialecte aroumain. Cependant, l'aroumain n'est pas la langue des Aroumains mais l'une des langues qu'ils parlent, le plurilinguisme, phénomène largement répandu dans les Balkans, étant caractéristique de leur comportement linguistique. Sextil Puscariu note : „Nulle part en Europe, la connaissance de plusieurs langues n'est si commne qu'au Sud-Est de notre continent.”

Le plurilinguisme des Roumains balkaniques est connu et consigné par la majorité de ceux qui les ont étudiés. Des siècles durant, ils ont été confondus avec ceux dont ils parlaient la langue, à savoir les Grecs, Albanais, Bulgares, et autres ; aussi toutes les estimations démographiques les ont-elles défavorisés. Il se peut aussi qu'ils aient exploité eux-mêmes le prestige de l'une ou l'autre de ces langues, les avantages de statut que celui-ci offrait. Il est possible que, dans certaines circonstances, ils aient volontairement entretenu cette confusion, se déguisant linguistiquement à leur avantage.

Faute d'études statistiques, on ne connaît pas le pourcentage des bilingues et des trilingues. On peut estimer de manière approximative qu'au XIXe siècle ils parlaient, sauf l'aroumain, le roumain standard, le grec, le turc, l'albanais, le bulgare, le serbe, l'italien et, pour les plus instruits, l'allemand, le français et l'anglais. Weigand relate la conversation surréaliste à laquelle il avait participé, où l'hôte parlait avec lui en allemand, avec son frère (le frère de Weigand) en anglais, avec sa mère en grec et avec sa soeur en aroumain. Non moins suggestive est l'information où Pouqueville commente l'inventaire des bibliothèques dans les maisons de commerçants aroumains où le voyageur pouvait trouver de bonnes éditions des classiques grecs et français.

Les langues parlées par les Aroumains sont spécialisées par domaines. L'aroumain fonctionne

comme langue domestique et de clan. En plus, elle remplit la fonction d'emblème ethnique. La langue de culte est, jusque vers le milieu du XIXe siècle, le grec. Jusque vers la fin du même siècle, le grec et le turc sont employés comme langues de culture et administratives tandis que l'albanais, le bulgare, le serbe et d'autres assuraient les transactions commerciales. Jusqu'au XIXe siècle, plus précisément jusqu'après 1864, quand la langue roumaine assume le rôle de langue d'éducation, cette fonction avait été remplie par : le grec, le turc, l'italien (en fonction du lieu où l'Aroumain faisait ses études).

Cette stratégie de communiquer dans une ou l'autre des langues connues mobilisait habileté, intuition et expérience linguistique. Compte tenu des rapports avec l'interlocuteur, l'emploi d'une même langue pouvait servir soit d'écran protecteur, soit de moyen d'expression d'un défi ou même d'une offense. Une langue conférait du prestige, une autre intimidait, une autre humiliait, certaines assuraient l'efficacité dans les affaires, d'autres incitaient à la solidarité ou, au contraire, à la haine et au mépris. Le degré de connaissance des langues différait d'un cas à l'autre par rapport à la profession, au sexe et à l'instruction de l'utilisateur. La connaissance partielle d'une langue était fréquente.

Un autre problème complètement ignoré est celui de la signification psychosociologique de l'apprentissage de ces langues. Les psycholinguistes estiment que si un groupe apprend la langue d'un autre, il doit y avoir des affinités entre eux, et que des formes de comportement autres que la langue peuvent aussi être adoptées. La connaissance d'une langue étrangère joue un rôle d'intégration, elle fait de l'individu qui a appris la langue d'un groupe un membre en puissance. En fin de compte, le plurilinguisme des Aroumains est une forme de sympathie pour les ethnies voisines ou, au moins, de compatibilité. Une expérience sociale non satisfaisante et des sentiments d'insécurité engendrent l'anomie qui fait qu'un individu ou un groupe n'apprend pas la langue d'un autre groupe ou renonce à l'utiliser.

Chose curieuse, du moins de prime abord, est que, bien que les Aroumains aient appris les langues des ethnies avec lesquelles ils ont cohabité dans les Balkans, celles-ci, à leur tour, ont appris l'aroumain. Nenițescu affirme qu'en Macédoine de Nord, près de Nis, les Bulgares s'entendaient avec les Serbes en roumain (aroumain) et c'est toujours lui qui relate un instantané surpris dans la gare de Vrania où un Bulgare qui vendait des beignets soufflés s'adressait aux clients en roumain. Une explication en serait que le nombre important d'Aroumains assimilés lentement à la population slave a créé de grands groupements de Slaves familiarisés avec le dialecte aroumain.

Un autre problème de sociolinguistique ou d'ethnolinguistique ressort de l'étude du système d'adresse et des formules de politesse, absentes en aroumain, preuve des rapports interhumains symétriques. Ce manque est suppléé par un protocole compliqué accompli par des comportements non verbaux qui marquent les différences d'âge, de sexe, de prestige. Enfin, le goût des Aroumains pour les langages secrets, professionnels, pourrait aussi devenir un problème d'ethnolinguistique. De tels langages se retrouvent chez les caloyatri de Zagore, les boulangers d'Epire, les tailleurs de Shoreтана (bucureica). La découverte d'un langage secret chez les verriers de Mocod, langage encore utilisé pendant la neuvième décennie du XXe siècle, ouvre de nouvelles voies à la recherche dans ce domaine.

Les historiens et les linguistes ont insisté à plusieurs reprises sur le rôle qu'a joué la femme

dans la conservation du dialecte aroumain. La stabilité linguistique de celle-ci a été mise au crédit de l'ignorance par la femme d'autres langues, ce dont je doute fortement. La langue que parlait le prêtre, non plus que les langues parlées par les autres femmes des villes et villages où ils passaient l'hiver, n'ont pu être étrangères à la femme aroumaine. Ce qui pourrait justifier le conservatorisme de la femme, ce n'est pas son ignorance des langues étrangères mais le peu d'occasions qu'elle avait de les parler. La femme appartient presque exclusivement à son peuple, ses contacts avec les personnes à l'extérieur du groupe étant sporadiques. Le domaine de la femme recouvre donc parfaitement le domaine où l'on parle le dialecte aroumain.

Point secondaire dans la fréquence mais non dans l'importance, les Aroumains ont parfois recours aux langues connues dans des situations cérémonielles. Le grec, l'albanais, le bulgare, le serbe et même le turc sont présents dans des chansons, des proverbes et des expressions usuelles, insertions parfaitement intégrées dans le dialecte roumain. On peut risquer l'affirmation que ces „citations” font partie de la langue maternelle que l'enfant apprend de sa mère et utilise en communauté. Dans des vers dédiés au Métropolitain Nectarie de Pélagonie, le poète Mihail Schina exprime son désir d'avoir comme langue les quatre langues : l'aroumain, le grec, l'albanais et le bulgare. Son idéal est une tétraglosse, une langue constituée de quatre langues. Les emprunts tellement condamnés, le chant en grec des Aroumains aux environs de la ville de Veria et en albanais des farseroti nous font penser au rêve de ce poète.

Il est tout à fait légitime, compte tenu de la vocation évidente des Aroumains pour l'efficacité, de se demander ce qui aura pu déterminer cette ethnie à conserver le dialecte aroumain, une langue non-compétitive dans la communication linguistique qu'impose un style de vie moderne? Premièrement, il ne faut pas négliger le nombre important, pratiquement incalculable, de ceux qui ont abandonné l'aroumain pour adopter une autre langue des Balkans. Ceux qui l'ont gardé l'ont fait parce qu'il correspond parfaitement à l'univers domestique et des professions traditionnelles, reflétant et exprimant une certaine mentalité. Un Dumba, un Sina ou même d'autres Aroumains, après avoir reçu des titres nobiliers, devaient parler avec leurs belles-mères dans les mêmes termes, continuant des discussions commencées à Moschopole. Dans la vie de famille des Aroumains, les changements sont longs à s'installer, et le dialecte fait partie de cette vie de famille. Certes, une autre raison pour laquelle l'aroumain a été conservé est sa fonction de langue-bouclier, repère ancien et sûr avec lequel les membres du groupe s'identifient.

Écriture(s)

Dans un cadre de vie rudimentaire, limité aux occupations vitales, la mémoire est le seul dispositif de conservation de l'information. Pour l'homme contemporain, habitué à l'idée que n'importe qui peut écrire n'importe quoi, n'importe où et n'importe quand, le monopole exercé sur l'écrit par un nombre restreint de thèmes peut avoir l'air invraisemblable. Pourtant, le registre thématique des premiers écrits a été bien réduit, c'étaient des comptes, des séries de dynasties, des oracles, des listes de châtiments.

Avant d'écrire en aroumain, donc avant le XVIIIe siècle, les Aroumains ont écrit en grec, turc, italien, peut-être aussi en serbe et bulgare, utilisant les alphabets des langues respectives. En témoigne la correspondance étudiée par Valeriu Papahagi pour les langues grecque et italienne.

Il faudrait peut-être dire qu'ils ont utilisé l'écriture parce que, sans doute, la rédaction du courrier était à la charge d'une personne spécialisée. Je ne sais pas s'il a existé des scribes aroumains.

Les premiers écrits aroumains datent du XVIII^e siècle. On connaît jusqu'à présent huit textes. Qui saurait dire si huit textes c'est beaucoup ou peu !? Confrontés à l'image patriarcale des Aroumains pasteurs, charretiers et charbonniers, ils peuvent apparaître incroyablement nombreux et vieux. Rapportés au mythe de la Moschopole dorée, leur nombre devient vraiment insignifiant. Mais, ce qui est incontestable, c'est que, pour survivre dans les Balkans de cette époque-là, un écrit devait avoir une chance énorme. L'histoire y a déchaîné des forces et des températures immenses. La bibliothèque d'Alexandrie était grande et le feu l'a consumée en quelques heures. Les bibliothèques des Balkans étaient petites et elles ont brûlé pendant des centaines d'années. Et qui peut savoir combien d'écrits aroumains pourraient encore se cacher parmi les manuscrits des bibliothèques du monde? Il faut donc supposer que l'avenir réserve bien des surprises aux philologues. Des huit écrits, le plus vieux est l'inscription sur une icône du moine ordonné prêtre Nectarie Tîrpu. La gravure — la Vierge à l'enfant — datée de l'an 1731, a été découverte en 1950 dans le village Ardenita dans la plaine de Muzachia (Albanie). Elle porte quatre inscriptions, en fait une proposition traduite en grec, albanais, latin et aroumain. Le texte est une formule de prière :

„Sainte Vierge, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pêcheurs.”

L'histoire écrite du dialecte aroumain commence donc par une proposition complexe !

Les deux inscriptions qui suivent ne sont pas datées et, par conséquent, ne peuvent pas être présentées par ordre chronologique. L'une d'elles est aussi un texte religieux découvert dans l'église de Klinobos en Grèce (Thessalie). Le texte dit :

„Intra m-bisiareca cu multa pavrie
Triambura lunt a lui maria cumnicatura
Foclu acsi si calasia tra scachi.”

La troisième inscription ne figure plus sur un objet de culte, mais sur une carafe de vin, en faïence peinte, de la catégorie des objets de luxe qui décoraient les maisons des marchands et bourgeois, pièce de vaisselle utilisée seulement les jours de fête et pour honorer des hôtes de marque. Les Aroumains appellent ce genre de récipients bujanu, birbilé ou bucale.

La faïence a été découverte par Pericle Papahagi vers les années 1900 chez une membre de la famille Simota de Vlaho-Clisura. On savait par tradition que le récipient appartenait à la famille depuis une centaine d'année. P. Papahagi est porté à croire que la faïence provenait d'Autriche et il invoque comme argument à l'appui de sa conviction les rapports étroits de la famille avec Vienne, après que le vieux Atanase Simota y avait ouvert, vers le milieu du XVIII^e siècle, une manufacture. On ignore si le vase existe encore et, s'il existe, où il se trouve. Toute expertise concernant son origine doit se limiter à la photographie figurant dans l'étude de Papahagi. Il est plus probable que la faïence est italienne. Quant à l'inscription, P. Papahagi l'a attribuée à un habitant de la ville de Călaru, occasion pour le philologue de faire un ample commentaire sur le prestige économique et culturel de la ville aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Sur le ventre du vase Simota, encadrés dans un médaillon ovale, on peut lire, calligraphiés en lettres grecques, quatre vers invitant à la tempérance celui qui boira le vin contenu dedans :

„Beau cavalier, de ce vin comme du tien, bois !
Mais n'en bois pas trop, sinon tu le rendras,
Tu auras mal au coeur et tu te soûleras.
N'en bois qu'une gorgée, et puis rentre chez toi.”

L'histoire des coupes à inscriptions est bien longue et on devrait suivre son évolution depuis l'antiquité grecque jusqu'à l'antiquité romaine et depuis l'Europe jusqu'en Asie. Ces coupes comptaient sans doute parmi les accessoires rituels, à côté d'autres objets sur lesquels étaient gravées, peintes ou brodées diverses sentences. Avec le temps, les objets à inscriptions devinrent une mode, et les fonctions rituelles s'obscurcirent, mais la force du mot inscrit sur des objets persista et persiste aujourd'hui encore – pour preuve, le mirage que produit une robe signée Chanel. Difficile de dire quel était le statut du vase Simota. Papahagi précise que dans des vases pareils boivent, à l'occasion des mariages, le prêtre, le témoin et le père du marié. Il ne fait aucune mention de la fréquence des inscriptions, et donc on peut s'interroger sur le caractère singulier qu'aurait le vase Simota. La même Tinca Simota de Vlaho-Clisura apporte une réponse partielle à cette question en mettant à la disposition de P. Papahagi la paire jumelle du vase, qui porte, dans un cadre identique, un quatrain en grec. La famille Simota se trouvait en possession d'une paire de vases à inscriptions, et là où deux pièces ont existé, une troisième est à supposer, d'autant plus que tout se passe à une époque où la manufacture impose la série. La quatrain grec s'adresse lui aussi à celui qui boirait du vin dans le vase, de façon plus poétique et avec moins de détails physiologiques :

„Cavaliers, réjouissez-vous,
Buvez à votre santé
Du bon vin rouge
Pour que le coeur s'égaie.”

Le texte comprend donc une formule augurale à l'adresse de celui qui boit et une référence encomiologique à l'adresse de la boisson. Le quatrain grec est, certes, plus proche du ton et du contenu des inscriptions circulant sur les chopes et les pichets utilisés au même siècle en Allemagne, Autriche, Italie. L'inscription roumaine en ressort plus originale encore ! En l'examinant du point de vue de l'orthographe, P. Papahagi estime que l'auteur avait appris à écrire d'après un système supérieur au système de Moschopole, où l'alphabet était utilisé d'une manière beaucoup plus arbitraire. Le philologue conclut, en s'appuyant sur le texte, que, dans la Grande Vlachie, on dispensait à cette époque-là un enseignement de qualité.

La prosodie peut fournir des informations tout aussi intéressantes que l'orthographe. Une première remarque là-dessus : les vers ne sont pas composés selon la technique de la poésie populaire. Il s'agit bien d'une poésie d'auteur. Ce qui frappe ensuite dans ce quatrain, c'est l'abondance de rimes. Contrairement au quatrain grec, qui fait rimer seulement les vers 2 et 4, le quatrain aroumain non seulement relie dans une formule de rimes croisées les vers 1 et 3 et 2 et 4, mais il a recours à un artifice qui, au premier abord, semble être une rime intérieure. À le regarder de plus près, on constate qu'il pourrait être récrit en deux strophes à huit rimes embrassées, les deux derniers vers de la première et de la deuxième strophe usant de la même rime. Trop sophistiqué pour être le fruit du hasard ! Il est donc fort possible que, en Grande

Vlachie, les Aroumains au XVIIIe siècle aient été familiarisés non seulement avec l'écriture aroumaine en alphabet grec, mais aussi avec les vers occasionnels de facture cultivée.

J'ai retenu des écrits anciens en aroumain les inscriptions parce que j'ai pensé qu'elles étaient les plus importantes pour les études d'ethnologie. L'hypothèse selon laquelle des textes écrits sur papier auraient précédé ces inscriptions s'impose de soi, si l'on pensait ne fût-ce qu'aux brouillons faits pour leur réalisation.

Des cinq autres écrits du XVIIIe siècle, retenons l'ouvrage de Theodor Anastas Cavalioti, Premières Instructions, rédigées par le très érudit et très pieux maître, prédicateur et archiprêtre, kir Teodor Anastas Cavalioti de Moschopole, publiées pour la première fois aux frais du très honorable et très généreux kir Gheorghe Tricupa, surnommé Cosmiski, de Moschopole, Venise, 1770, Imprimerie A. Bartoli, qui contient entre les pages 13 et 59 un vocabulaire trilingue grec, aroumain et albanais.

Le deuxième ouvrage que nous retenons appartient à Daniil Mihali Adami Hagi, prédicateur et économiste à Moschopole, et a été imprimé à la fin du XVIIIe siècle. Le livre s'appelle Enseignement élémentaire et comprend un vocabulaire quadrilingue grec, aroumain, bulgare et albanais. L'introduction contient les vers en grec de Mihail Schina, qui commencent par les mots : „J'aimerais avoir comme langue les quatre langues.” C'est bien le vers qui m'a fait penser que l'idéal de langue des Aroumains était la Tétraglosse. Les ouvrages cités ont éveillé mon attention par leur contenu linguistique explicite. Je ne connais aucune autre culture où l'intérêt pour la langue ait précédé les préoccupations religieuses, historiques, géographiques. Je considère que ces deux ouvrages témoignent pleinement du plurilinguisme des Aroumains, qui prêtent une attention toute particulière aux instruments d'apprentissage des langues. À partir du XIXe siècle on écrit beaucoup en aroumain, et les styles sont très variés. Cependant, jusqu'à preuve du contraire, on peut penser qu'aucun écrit ne s'élève à la hauteur de la grande littérature.

L'école

Le 16 avril 1864, le prince Alexandru Ioan Cuza signe le décret de fondation de la première école roumaine en Macédoine et autorise le ministre des Cultes et de l'Instruction – D. Bolintineanu – d'allouer dans ce but la somme de 2000 lei, retirée du fonds „des bonnes oeuvres,” au premier instituteur aroumain, Dimitrie Atanasescu. Tout ce qui est antérieur aux huit décennies d'enseignement en roumain, en l'occurrence l'école de langue grecque et en d'autres langues, flotte dans le vague des suppositions.

Avant d'avoir des écoles à eux, les Aroumains se sont instruits auprès des monastères, des églises et d'écoles grecques du XVIIe siècle, leur présence étant signalée dans des institutions d'enseignement supérieur en Italie et, plus tard, en France et à Vienne. Leurs études en théologie sont insuffisamment connues, sans pour autant pouvoir être mises en doute. Par ailleurs, on ne pourra exclure aucun enseignement non institutionnalisé qui aurait précédé l'école proprement dite. Si alphabétisation veut dire acquisition des quatre opérations arithmétiques, de l'écriture et de la lecture, il faut admettre que l'alphabétisation est obligatoire pour la pratique de certains métiers, dont ceux exercés par les Aroumains. Compter ses moutons est, pour le berger, tout

aussi important que les faire paître et le marchand et l'artisan doivent savoir convertir leur bien en chiffres. Dans ce contexte, l'écriture, la lecture et le calcul s'apprennent comme tout autre métier. Un fait, tardif, il est vrai, mais qui pourrait être révélateur d'une période plus ancienne, plaide en faveur de l'existence d'une forme d'alphabétisation non institutionnalisée. Dans un village aroumain, quelqu'un apporta vers les années 1800 un livre écrit en caractères latins. Il copia sur deux colonnes les lettres latines et leurs correspondances en alphabet grec, en une douzaine d'exemplaires qu'il répandit dans le village, les donnant à ceux qui voulaient apprendre à écrire avec ces lettres. Puis, à l'instar d'un instituteur ambulant, il donna des explications aux intéressés. L'alphabétisation spontanée a donc pu se produire à chaque fois que se sont rencontrés des individus ayant des degrés d'instructions différents. Parmi les chansons aroumaines, groupées d'habitude sous le nom de „chansons satiriques,” il existe des textes qui pourraient facilement passer pour un système mnémotechnique d'apprentissage des nombres naturels jusqu'à dix. Et il existe, dans la tradition de la culture populaire, des codes (encoches, marques faites aux oreilles des bêtes, entailles sur des peaux ou sur l'écorce des arbres) qui préparent à l'acquisition d'un alphabet.

La société aroumaine, du reste homogène, se sépare, pour ce qui est de l'école, en deux catégories sociales : celle des citadins riches qui, à partir du XVIII^e siècle, s'intéressent à l'instruction de leurs enfants et créent des écoles sur le modèle des écoles étrangères, et celle de la communauté des bergers, qui s'en tiennent quelque temps aux écoles rurales et qui embrassent ensuite, avec enthousiasme, la cause de l'école roumaine. Je donnerai quelques renseignements, à mon avis révélateurs, sur la première catégorie. En 1738, les corporations des tanneurs, des cordonniers, des tailleurs, des bâtiers, des joaillers et des bouchers de Coritza fondent à leurs frais une école qui ne pouvait avoir comme langue d'enseignement que le grec. La même année 1738, fonctionnait déjà la nouvelle Académie de Moschopole, école supérieure organisée sur le modèle des académies grecques de Jannina, Metzovo, Bucarest ou Jassy, où les élèves étaient instruits tant dans le domaine des sciences humaines qu'en mathématiques. L'intérêt des marchands ou des artisans pour le développement de l'enseignement et de la culture semble être une mode de l'époque. Theodor Anastas Cavalioti, futur professeur à la nouvelle Académie de Moschopole et auteur d'un vocabulaire trilingue publié en 1770, bénéficie comme élève d'une collecte de la corporation des chaudronniers, ce qui lui permet de poursuivre ses études à Jannina. Son oeuvre capitale, le vocabulaire, a été commandée et imprimée par Gheorghe Tricupa Cosmiski, marchand de Moschopole, qui faisait du commerce avec des vins hongrois en Pologne.

En parlant des premières décennies du XIX^e siècle, Aravandinos note les sommes que les marchands aroumains versaient dans les banques de Moscou, Vienne et Athènes, à destination des écoles. Les sommes sont loin d'être négligeables. Les banques russes font circuler plus d'un million de roubles, les banques autrichiennes environ 150 000 florins, et les banques grecques environ 500 000 drachmes.

La biographie de Constantin Hagi-Ceagani, celui que Thunmann appelle „docteur” et à qui il doit l'exemplaire du dictionnaire de Cavalioti, témoigne combien le parcours de l'instruction pouvait être long parfois. Hagi-Ceagani commence ses études à la nouvelle Académie de Moschopole et les poursuit au lycée de Modor, en Hongrie. Puis, contre la volonté de son père, il part à pied jusqu'à Halle, visitant ensuite Paris, Cambridge, la Bavière, Amsterdam, Vienne,

Constantinople, Venise, Rome, en passant par la Pologne et la Roumanie. Cette existence picaresque, alimentée par le mirage de l'instruction, laisse derrière elle un ouvrage intitulé *Carmen heroico-elegiacum*, un poème dédié à Scarlat Sturza, et deux épigrammes adressées à Ypsilanti. Hagi-Ceagani traduit aussi une biographie de Skanderbeg.

Les débuts de l'école rurale ont lieu sur le parvis de l'église ou dans le cimetière, parmi les tombes. Le rôle de l'instituteur est assumé par le prêtre ou le chantre d'église, qui prend le nom de *grammatodidaskalos* et qui porte des encriers à sa ceinture. Étant donné les ressentiments des Aroumains envers cette école de langue grecque, je ne dispose pour la reconstituer que d'une caricature provenant d'une pièce de théâtre écrite par l'instituteur C. I. Cosmescu et dédiée à V. A. Urechia. Il résulte, des didascalies que comprend la saynète, que dans la classe il n'y avait pas de chaises (meubles qui manquent au mobilier des Aroumains), les enfants se tenant assis sur le sol, sur des tapis qu'ils apportaient de chez eux. En guise de tableau, ils se servaient d'une boîte remplie de sable fin, sur lequel ils écrivaient avec un bâtonnet ou avec le doigt. La précarité du matériel didactique était compensée par le zèle avec lequel l'instituteur infligeait des châtiments à ses élèves, accablés par la difficulté d'écrire ou de faire des calculs dans une langue qu'ils ne maîtrisaient pas. Pour l'apprentissage de l'alphabet grec, on faisait appel à des moyens mnémotechniques rudimentaires, qui ne manquaient pas de dégénérer en persiflages à l'adresse de la matière et du maître.

Cette variante d'alphabétisation a eu cours jusqu'en 1864, et même après cette date, puisque l'école roumaine n'a jamais mis hors de compétition l'école de langue grecque. L'année 1864 est une date mémorable pour une partie des Aroumains seulement. Organisée et financée par le gouvernement roumain de Bucarest, l'école roumaine naît, vit et meurt en passant par des avatars des plus romantiques. Son acte de naissance est disputé par quatre apôtres, alors qu'elle doit sa véritable identité à un cinquième nom. Le premier à avoir lié son nom à l'école en langue roumaine fut Dimitrie Cazacovici, un Aroumain d'Aminciu, né en 1790. Diplômé d'une école commerciale de Budapest, il résonna fortement aux idées de renaissance nationale lancées par Roja et Boiagi, négligeant ses obligations commerciales en faveur d'études de philologie et d'histoire. Il arriva à Bucarest et prit contact avec la génération de 1821, dévorée par les mêmes idéaux d'émancipation sociale. Il entra dans l'armée, devenant aide de camp du prince Alexandre Ghica. Il publia dans la revue *Dâmbovița* des articles sur la langue des Roumains sud-danubiens. En 1860, il organisa le Comité Macédo-roumain et publia un manifeste de constitution du Comité où, entre autres, il conseillait aux Aroumains d'envoyer leurs enfants étudier en Roumanie. Il se préoccupa de la publication de la grammaire de I. Massim et de sa diffusion gratuite parmi les Aroumains. Il compta parmi les membres fondateurs de l'Académie roumaine. Il légua par testament toute sa fortune à une école aroumaine qui ouvrirait en Macédoine, Thessalie ou Épire. L'exécution du testament serait confiée à I. Brătianu, V. Alecsandri, Cristian Tell, V. A. Urechia et d'autres. Comme le sort s'avéra trop généreux envers lui en prolongeant la durée de sa vie, et pour hâter la mise en oeuvre de son projet, il se suicida.

Tandis que l'un meurt pour la cause de l'école en langue roumaine, un autre est disposé à renaître et à commencer une nouvelle vie. Il s'agit de celui qui deviendra le premier instituteur aroumain et qui ouvrira la première école en langue roumaine de Macédoine. Tailleur de son état, il

naquit dans le village de Târnova. Parti pour trouver sa chance, il voyagea à Constantinople et Odessa où il se lia avec des marchands juifs de la Moldavie. Tout à fait par hasard il découvre sur la table d'un café du quartier Galata le manifeste de constitution du Comité macédo-roumain lancé par D. Cazacovici. Le texte bilingue, en grec et en dialecte aroumain soulève son enthousiasme. Il essaie de persuader ses compatriotes d'envoyer leurs enfants faire les études en Roumanie. Sa propagande reste sans écho. Il décide alors de s'inscrire lui-même dans une école en Roumanie. Avant d'être présenté à Cezar Boliac, qui devait choisir l'école qu'il allait fréquenter, il fait un rêve prémonitoire :

„J'ai rêvé qu'un vieillard à la barbe fleurie m'avait fait ceindre une épée, entourant ma taille d'une ceinture en or pur." Je lui ai dit : „Monsieur, la ceinture est trop grande pour moi" et lui de répliquer : „Vous allez la porter telle que je vous la donne." Dans la figure de Boliac il reconnaît le vieillard de son rêve. Il suit les cours du lycée Matei Basarab. En 1864 il demande d'être envoyé comme instituteur dans son village natal. Le prince régnant Alexandre Jean Cuza encourage et autorise l'action. L'école fonctionne sans aucun problème pendant quatre mois, après quoi l'instituteur sera arrêté comme un malfaiteur ordinaire. Relâché, il arrive à Constantinople où, grâce à l'intervention d'Alexandru Golescu, il est reçu par le Grand Vizir Foat Pacha. Tolérant, le représentant de la Sublime Porte lui donne carte blanche en lui disant : „Va et ouvre l'école roumaine où tu voudras !" Dimitrie Atanasescu crée une école à Bitolia, dans une maison modeste du quartier Mishar Mahale. Ensuite il rouvre l'école de Tîrnova. Entre les années 1864 – 1883, il fait imprimer des manuels scolaires dont une Géographie, une Histoire des Roumains, un Epitomé de l'Histoire sacrée, un Abécédaire pour les garçons, un Abécédaire pour les garçons et les adultes. Ses livres sont publiés à gros tirages et sont diffusés gratuitement dans les écoles primaires de Turquie. Pour ses mérites culturels il reçoit le prix Bene Merenti de seconde classe et une montre en or de la part de la Société pour la culture du peuple roumain. Partisan des „éphories" scolaires, il est éloigné de l'école par l'adepte de la direction centralisée.

Un autre représentant de cette renaissance de la cause nationale fut le père Averchie, archimandrite du monastère d'Ivir du mont Athos qui, lors d'un voyage à Bucarest en 1862, pour juger un litige du monastère Radu-Vodă, assiste par hasard à la parade de l'Armée roumaine. L'émotion qui l'envahit à la vue d'une armée sans oriflammes vertes, ni croissants mais qui, en revanche, se signe à la façon des chrétiens, le fait s'exclamer avec joie et ardeur patriotique : „Moi aussi, je suis Aroumain !" Le moment est généralement cité avec pieux frémissement, comme un acte de révélation mystique. On se trouve, plus probablement, devant une attitude romantique, prise par un homme sensible, gagné à la cause nationale. La biographie d'Averchie le recommande comme un homme capable de dévotion et d'exaltation, dont la conscience nationale avait été réveillée par le contact qu'il a eu avec le général Cristian Tell, lors du voyage de celui-ci au mont Athos. Le fils du grand tchelnic Iani Iaciu Buda d'Avdela, qui abandonne volontiers les armes du soldat et le monde séculier pour renaître comme serviteur de Dieu, qui tient tête à la furie du tchelnic Badralexi menaçant de mettre le feu au monastère si son neveu entre dans les ordres, renaît de nouveau, cette fois-ci pour lutter en faveur de l'école en langue roumaine et de la renaissance de son ethnie. Averchie obtient la somme de 20 000 lei pour promouvoir la culture roumaine en Macédoine. En 1865 il ouvre

une école de missionnaires auprès de l'église des Saints-Apôtres, qui fonctionnera jusqu'en 1871, intervalle pendant lequel quarante jeunes hommes, amenés de Macédoine par Averchie, reçoivent l'instruction.

Le quatrième apôtre de l'école en langue roumaine s'appelle Dimitrie Cosmescu. Il ouvrit, en 1865, à Gopeș, dans sa propre maison, une école roumaine. Cosmescu fut le premier à doter l'école d'un tableau noir et de pupitres. Son enseignement était dispensé d'après la méthode lancastérienne. Il traduisit en aroumain les noëls d'Anton Pann et introduisit la coutume de promener une étoile en papier de maison en maison, en chantant des noëls. On le retrouve en 1878 comme propriétaire d'un hôtel à Ploiești. L'hôtel s'appelait, bien entendu, Macédoine, et les chambres portaient, au lieu de numéros, des noms de villages de Macédoine : Gopeș, Moloviște, Magarova, Crușova. Il dédia un poème à la société de Bucarest.

L'ironie fit que le vrai fondateur de l'école en langue roumaine fût un ancien professeur de grec, qui avait étudié le grec et le turc à Constantinople, comme boursier de l'État. Son nom est Apostol Mărgărit ; en vingt-quatre ans pendant lesquels il fut inspecteur scolaire, il fonda 104 écoles ! Il appartenait à une famille très connue. Son grand-père, Cundusteriu, avait été un paysan aisé et kiribaș (chef de caravane) d'Avdela ; son père et son frère prenaient à bail des cols (dervene). En tant qu'instituteur de langue grecque, Apostol Mărgărit utilise fréquemment l'aroumain dans ses cours, ce qui le rend très populaire. Il s'installe à Vlaho-Clisura. Il a 33 ans quand il se lance dans le mouvement de renaissance nationale. Le roumain littéraire et le français, il les apprend relativement tard. Diplomate habile, il convainc la Porte de la loyauté des sujets aroumains et obtient de la part du vizir un ordre autorisant le fonctionnement d'écoles rurales en langue roumaine en Macédoine. Très tôt, il devient une personne connue et bien reçue dans les haut milieux de Constantinople, Vienne, Bucarest, et même au Vatican. Il finit par entrer en conflit avec les enseignants et même avec une partie de la communauté roumaine. Iorga parle de ce titan de la renaissance nationale, qui réunit toutes les qualités et les défauts de son peuple, comme d'un „homme exceptionnel et propagandiste énergique.”

Le continuateur d'Apostol Mărgărit est Nicolae Tacit, initiateur du Congrès des enseignants de septembre 1909. À son premier congrès, le corps enseignant présente un mémoire contenant aussi des considérations critiques à l'adresse des programmes analytiques élaborés par des personnes qui ne connaissaient ni la vie ni la mentalité des Roumains sud-danubiens. Une partie des enseignants demandent que l'on enseigne dans les écoles le dialecte, insistant sur les difficultés que rencontrent les élèves à apprendre le roumain littéraire. D'autres proposent qu'avant l'introduction du dialecte aroumain dans les écoles, on élimine les emprunts grecs inutiles. Le décret (iradea) de 1905 garantit aux Aroumains l'église et l'école en langue roumaine. L'époque héroïque de l'école de langue roumaine touche à sa fin.

Je cite ci-dessous, intégralement, une fiche d'information réalisée avec l'avocat Gh. Hașoti, qui, à la date de l'élaboration (1983), avait 87 ans : „Le lycée de Bitolia était vraiment quelque chose. On y enseignait le français, le grec, le latin, le turc, l'allemand et l'italien (facultativement). Le roumain et l'allemand étaient enseignés par le professeur Cosmulei. Le père lazariste Faveyrial enseignait la philosophie et la langue et littérature françaises. On apprenait aussi l'histoire, les sciences naturelles, la géographie, la religion. À Xerolivadi aussi nous avions une bonne école. Quatre ou cinq salles de classe, et la salle des professeurs. La maison du directeur

se trouvait dans la cour de l'école. L'école avait deux étages et elle était propriété de l'État roumain. À Doliani on avait fait construire pour l'école une enceinte spéciale.

L'école primaire durait cinq ans. Les cours étaient donnés le matin ainsi que l'après-midi, trois heures le matin et deux heures l'après-midi. À Doliani, on avait des cours seulement le matin. L'école était gratuite, on recevait gratuitement les manuels de Roumanie. Les matières qu'on y enseignait étaient la grammaire, la lecture, la géographie, l'histoire, les sciences naturelles, les mathématiques, la calligraphie, le dessin, la gymnastique, la physique et la chimie. On enseignait tout d'après le programme des écoles de Roumanie. Le lycée durait sept ans. À Veria on pouvait suivre le cours primaire et une sixième année, c'est-à-dire la première année du lycée. On avait cinq heures de turc, trois heures de français et trois heures de roumain par semaine. À l'occasion des fêtes, on allait chanter avec les chœurs du lycée pour des consulats et des ambassades. L'association „Dimitrie Bolintineanu” organisait des matinées et des soirées dansantes, avec de la musique vocale, instrumentale, et des récitations. À Bitolia, tous les élèves étaient des internes, certains recevaient des bourses de l'État roumain. Certains venaient de Roumanie parce que le lycée de Bitolia était réputé très bon. Parmi mes camarades roumains, je rappelle Cegăneanu, de Turnu-Măgurele, Paul Damalide, de Giurgiu, Georgică Bolintineanu, de Craiova. Il y avait aussi un certain Schwartz, de Bucarest, fils d'un pharmacien allemand, bon garçon qui a aussi appris notre dialecte. Puis, il y avait les frères Molusi, des Aroumains de l'ancien royaume, un certain Ștefănescu et un autre, qui s'appelait Lăzărescu, et encore Ion Manolescu, le comédien, qui a fait ses débuts sur la scène du lycée de Bitolia.

Outre l'association littéraire „Dimitrie Bolintineanu,” on avait aussi une très bonne bibliothèque, don de Trandafir Giuvara, ancien ministre roumain à Constantinople. Il était originaire de Moschopole. On portait des uniformes avec l'emblème „LR,” c'est-à-dire „Lycée roumain.” Pour les filles il y avait une école normale et une école professionnelle, qui préparaient des institutrices et des professeurs de ménage. Il existait encore à Bitolia le lycée turc „Iradie Mectabi,” où apprenaient aussi des enfants aroumains – Papazisu, Ghica, Vasioti – et un lycée grec dont, à l'époque, un seul élève était grec, Caliva, les autres étant des Aroumains hellénisés. Il y avait aussi un lycée bulgare, un lycée serbe et un lycée français – jésuite – dirigé par le Monseigneur Faveyrial, grand protecteur de la culture roumaine et bon ami d'Apostol Mărgărit et de Dimitrie Cosmulei.”

Depuis plus d'un demi-siècle, les écoles roumaines des Balkans ont fermé leurs portes.

Le tchelnicat

La question du tchelnicat est essentielle pour la compréhension de la structure socio-économique de la communauté aroumaine. Tous ceux qui ont étudié la société aroumaine ont parlé du tchelnic et du tchelnicat sans pour autant réussir à donner au moins une description cohérente du rôle joué par le tchelnic ou du système de fonctionnement spécifique du tchelnicat.

Il résulte pourtant de façon assez claire que le tchelnic était le chef, plus précisément le chef de la famille dirigeante, puisque sa femme aussi, appelée tchelnicooanie, de même que ses fils jouissaient d'une position privilégiée au sein du groupe. Le tchelnic est le plus riche, le plus brave, le plus honoré membre du groupe ! Dans la pratique de la vie, il est difficile de voir toutes

ces qualités se réunir dans une seule et même personne. Il serait extrêmement important de savoir à quel point le groupe se montrait tolérant et quand la tolérance était exclue. En ce qui concerne le caractère héréditaire du tchelnicat, les sources sont contradictoires.

Il est généralement admis que le tchelnic est le médiateur des affaires du groupe avec l'extérieur, que lui-même ou l'un de ses fils doit savoir lire, que tout mariage ou décision importante doivent avoir son consentement, que l'un de ses fils est à la tête de la procession de la făcare et que, après sa mort, sa femme peut assumer son rôle, à condition d'avoir une personnalité assez forte pour que le groupe l'accepte comme leader. Le tchelnic est donc un chef absolu. Personne n'intervient dans les luttes que les tchelnici se livrent pour les troupeaux, les parties intéressées se faisant justice selon la loi de la montagne. Si les luttes n'en finissent pas et que les victimes deviennent trop nombreuses, les pourparlers en vue de la réconciliation sont menés par les femmes, qui viennent demander la paix à l'adversaire, tenant parfois un enfant dans leurs bras.

Les histoires exemplaires de quelques tchelnici célèbres conservées par la tradition folklorique viennent ajouter quelques données à celles, bien insuffisantes, qui concernent le tchelnic et le tchelnicat. Moins révélatrices du rôle joué par le tchelnic, celles-ci servent plutôt à estimer la portée du sentiment de l'honneur dans ces communautés.

Le problème le plus confus mais, malheureusement, le plus important, c'est celui du rapport entre făcare et fară. La făcare serait, selon toutes les informations, un groupement social réunissant les individus qui suivent ensemble les mêmes routes, et la fară, notion beaucoup plus vague, rassemblerait plusieurs făcări unies par des liens de parenté. La question se pose alors de savoir si le tchelnic peut être considéré comme le chef unique de la făcare, ou bien, comme il résulte des informations qui nous parviennent de la fin du XIXe siècle, s'il conduit un groupe de familles appartenant à une făcare, donc s'il n'est que l'un des tchelnici que compte une făcare. Il n'est pas vraisemblable que l'existence de plusieurs tchelnici dans une făcare indique un moment de déclin de l'institution et du rôle du tchelnic, lequel, au début, était le chef absolu d'un groupe de familles apparentées, appelé făcare. On peut supposer qu'à une făcare venaient se joindre des familles étrangères, appartenant toutefois à la même branche d'Aroumains, ou que des familles s'en détachaient parfois pour intégrer une autre făcare ou pour constituer le noyau d'une nouvelle făcare, selon le modèle de l'essaim d'abeilles. Les anthropologues ont établi avec assez de rigueur la dimension optimale d'un groupe de cueilleurs primitifs, dimension au-dessous de laquelle le groupe ne pouvait plus fonctionner et au-dessus de laquelle il commençait à devenir incommode. Il serait très intéressant de déterminer l'extension possible d'une făcare dans les conditions qu'offrait aux bergers et à l'élevage des moutons la péninsule Balkanique jusqu'au XVIIIe siècle.

On peut croire que le groupe qui se séparait d'une făcare était entré en conflit avec le tchelnic et avec l'ensemble de la communauté, et qu'une partie de ceux qui s'étaient séparés pouvait se diriger vers la ville pour grossir les rangs des artisans et des marchands.

On ignore les critères selon lesquels plusieurs făcări constituaient une fară. À titre d'hypothèse, et sans pouvoir entrevoir les données d'une future démonstration, j'imagine la fară comme un groupement de descendants d'un groupe initial, disséminé en plusieurs făcări qui, au moment critique, deviennent solidaires. Il est difficile de dire si les făcări d'une fară gravitaient plus

ou moins autour des mêmes points géographiques et d'autant moins si elles se réunissaient à des occasions spéciales. Il se peut que la fară soit spécifique des Aroumains transhumants et sédentaires, et qu'elle représente la communauté de la localité de bergers de type Samarina, Perivoli, etc., comprenant de trois à six fâlcări, qui se dispersaient, chaque automne, pour se retrouver le printemps suivant.

Ce qui, à première vue, paraît presque irréconciliable, c'est, d'une part, l'homogénéité de la société aroumaine, et, d'autre part, le pouvoir absolu du tchelnic, étant donné que les pouvoirs absolus reposent d'habitude sur des structures pyramidales. Il se peut que le style de vie fruste, commun à tous, de même que les relations directes aient rendu compatibles la conscience de l'égalité avec celle de la subordination. Il ne faut pas oublier qu'une certaine conscience de l'égalité est permissive...

J'ajouterais enfin un épisode significatif que nous devons à Leake. Dans les premières années du XIXe siècle, l'Anglais était l'hôte du vizir quand, les „chefs” des bergers aroumains étant venus payer les impôts et le vizir exigeant que seul le chef du groupe entre, la réponse qu'il reçut fut : „We are all equal !”

Les armatoles

Fiche de lecture : „Les mots voleur, haïdouk, révolutionnaire, andarte, armatole sont quasi synonymes ; ceux même qui, en temps de paix, sont traités de vilains brigands, en temps de guerre ou de révolte politique ou sociale se voient accorder le noble titre de révolutionnaires.” Autrefois, les armatoles étaient les hommes qui portaient les armes. Pour la communauté dont ils faisaient partie, ils étaient, dans la terminologie d'Homère, des laos, c'est-à-dire des hommes actifs, aptes à faire la guerre, liés par des rapports de solidarité et subordonnés à un chef auquel ils devaient obéissance et fidélité. Si, au début, ils avaient la mission de défendre la fâlcare contre des agresseurs du dehors, ils finissent, tout comme les cărvânari (caravaniers), par devenir des „spécialistes.” Dans cette qualité, la communauté se sert d'eux pour entretenir des relations d'alliance avec d'autres communautés, lesquelles peuvent en disposer comme force armée. À la différence des guerriers albanais qui, agissant à leur propre compte, deviennent mercenaires, les armatoles aroumains restent un temps sous la tutelle du groupe dont ils sont issus, obtenant divers avantages au profit de celui-ci.

Entrant au service des Turcs, ils constituent une milice locale, chargée de défendre les villes et les défilés, et de rendre, en même temps, des services administratifs comme percepteurs. Ce nouveau statut contribue à leur émancipation.

Charles Fauriel insère dans la préface de son recueil de poésies populaires grecques une série d'informations concernant la vie des armatoles aux XVIIIe et XIXe siècles. Ces données, ajoutées à celles que fournissent les ouvrages de Pouqueville, composent l'image que nous présentons ci-dessous.

Les armatoles possédaient des armes offensives : fusil, sabre, poignard, et une armure formée d'une cuirasse recouvrant la poitrine et de plaques concaves, en argent, qu'on attachait à l'endroit des genoux et des coudes, à l'aide de lanières. Leur style de combat était rudimentaire, et l'écrivain français était choqué de l'absence de toute tactique militaire. Les combattants tiraient au fusil

soit debout, soit agenouillés, soit couchés derrière des parapets, des arbres, voire des monceaux de cadavres. D'un blocus, ils sortaient en luttant au sabre. Ils effectuaient des exercices de tir, visant un oeuf à 200 pas de distance – les plus habiles, à travers un anneau à peine plus large que la balle. Pour se maintenir en forme, ils s'entraînaient par des exercices de gymnastique, de lancement du disque ou en sautant des amas de ronces ou plusieurs chevaux attachés ensemble; on a enregistré le cas d'armatoles qui pouvaient sauter par-dessus sept chevaux. On disait qu'ils couraient plus vite qu'un cheval, qu'ils supportaient très bien la faim, la soif, le froid, la douleur, la fatigue et le manque de sommeil. S'ils étaient blessés, ils demandaient à leurs camarades de leur couper la tête pour empêcher qu'elle devienne un trophée pour les Turcs. Ils témoignaient un grand respect aux femmes. Fauriel mentionne des cas de capitaines tués pour avoir insulté une femme. Ils avaient le même respect pour les objets de culte des églises. On cite l'exemple d'un capitaine qui a été livré par les siens à Ali Pacha pour avoir volé des ornements précieux de l'église de Vonița. Si un capitaine se trouvait en danger, ses soldats devaient le sauver à tout prix, car il n'y avait pas de honte plus grande pour une bande, que de perdre son capitaine au combat. Ils avaient un goût très vif pour le spectacle et les gestes démonstratifs. Un voyageur qui avait connu Fotogiavela, décrivait la tenue de celui-ci en affirmant qu'elle brillait d'or et d'argent, le costume d'un capitaine pouvant valoir plus de dix mille francs. Leur siège le plus fort était le mont Olympe. En hiver, ils descendaient dans les villages des îles Ioniennes et dans ceux du continent, après avoir caché leurs armes dans des grottes.

Fauriel considère que les Souliotes sont des bergers réfugiés d'Albanie, et il caractérise la république de Souli comme un mélange de chrétiens souliotes et para-souliotes qu'unit la résistance contre les Turcs. L'honneur et la bravoure sont les lois dans l'esprit desquelles est éduqué l'homme de Souli. Ainsi, la femme d'un Souliote lâche est empêchée de prendre de l'eau à la fontaine et on lui fait subir toutes sortes d'humiliations. Elle doit convaincre son mari de commettre une action héroïque ou, si elle n'y parvient pas, le quitter.

Les Turcs divisaient les armatoles en deux catégories, selon qu'ils luttèrent à leurs côtés ou contre eux. Les milices locales, ou armatolicuri, étaient composées de „clephtes doux,” „soumis,” qui, comparés aux clephtes insurgés, avaient l'air, dit-on, d'enfants de chœur. Les clephtes „sauvages,” insoumis aux Turcs, étaient soit de ceux qui n'avaient jamais accepté une alliance avec les Turcs, soit d'anciens clephtes soumis, entrés en conflit avec leurs maîtres. Ces derniers continuaient d'habitude à graviter autour de l'armatolic qu'ils avaient dirigé.

Il existe un grand nombre de chansons à sujets héroïques, évoquant des moments de la lutte de ces guerriers considérés comme des héros locaux. On les chante dans toutes les langues balkaniques, bien que les noms des personnages soient, bien sûr, aroumains. Beaucoup de chansons dédiées à des armatoles aroumains sont chantées en grec. Pouqueville note, à bon droit, que ces chansons ne sont pas ethniques, mais professionnelles, donc elles appartiennent à tous. Fauriel précise qu'elles étaient composées et interprétées par des mendiants aveugles, qui s'arrêtaient sur les places des villes à l'occasion des foires et des fêtes foraines et chantaient en s'accompagnant d'un instrument à deux ou cinq cordes, de la famille de la lyre. Il ajoute qu'à la fin du XVIIIe siècle, dans le village de Ampelaki, en Thessalie, vivait un aveugle qui composait des chansons héroïques. Il n'était pas rare que les Albanais aient recours à lui pour leur composer des chansons en albanais. Ces chansons, remarque encore Fauriel, étaient associées à la danse,

c'est-à-dire qu'elles étaient sans doute dansantes, et se répandaient avec une grande rapidité. Nous acceptons sans réserves l'hypothèse que ce qui était décisif dans leur évaluation, ce n'était pas l'ethnie des héros mais la catégorie socioprofessionnelle à laquelle ils appartenaient. Représentant le mouvement de résistance chrétienne, elles s'adressaient à tous les chrétiens. Et puis, si un aubergiste de Bitolia avait trois séries de cuillers et assiettes, sur lesquelles „Bon appétit” était écrit respectivement en aroumain, en grec et en bulgare, n'est-il pas normal que les chansons soient elles aussi traduites dans les langues des ethnies auxquelles elles s'adressaient ? Une analyse poussée des variantes aroumaines pourrait indiquer lesquelles d'entre elles sont des traductions d'autres langues et lesquelles ont été composées directement en aroumain. Le folkloriste ne peut qu'être déconcerté devant cette espèce qui est la synthèse des fonctions du chant héroïque et du journal oral, avec, en plus, des éléments d'ode. Compte tenu des conditions dans lesquelles elles ont été créées et ont fonctionné, seule une démarche comparatiste serait à suivre.

Les caravaniers (cărvănari)

Sur les routes dangereuses de la péninsule Balkanique, les Aroumains se déplaçaient en emportant tout leur avoir. Pensé et ressenti comme un passage, d'une saison à une autre, d'une forme de relief à une autre, d'un cadre social à un autre, le voyage était préparé avec la précaution spécifique de l'acte cérémoniel, sa durée s'incorporant au temps de la fête. On se mettait en chemin un jour faste, dont seule la communauté avait, dans la plupart des cas, le secret. Le convoi comportait beaucoup de traits caractéristiques de la procession cérémonielle et de forts accents de spectacle. Il existe sans doute un instinct du spectacle chez ceux qui sont habitués à mener une existence à la vue de tous. Le voyage était une occasion pour la communauté de se refléter dans le regard des autres et, pour se présenter sous le jour le plus favorable, il revêtait des formes fastueuses de parade. Le défilé des troupeaux était, en soi, un spectacle d'opulence sauvage que les citadins appréciaient en sortant des villes pour voir passer les troupeaux de moutons des Aroumains. Les hommes, armés, portaient en chemin des habits de cérémonie. Selon une information, les femmes avaient une tenue de voyage spéciale, avec des ceintures rouges et des chaussures rouges, à pointe relevée, qu'elles ne mettaient pas en d'autres circonstances. La tête du cortège était la plus jeune femme de la fălcăre, vêtue de son récent costume de jeune mariée et tenant la bride du cheval de son beau-père. Dans l'information, on précise qu'il s'agissait là de la manière dont le groupe faisait connaître à tout le monde que la femme en question lui appartenait.

Le chemin que l'on faisait le printemps était motif de joie. Il signifiait abondance (alimentaire surtout), réintégration sociale (la montée dans les montagnes permettait de revoir ses parents et ses amis des autres fălcări) et sécurité, c'était le chemin „de retour chez soi.” Il paraît que les oiseaux migrateurs aussi volent deux fois plus vite pendant leur trajet de printemps que pendant celui d'automne ; pour les Aroumains, le chemin d'automne signifiait séparation, dépaysement, danger, imprévu. Pour la description de ce chemin, je vais collationner deux informations portant sur le départ des fălcări vers la plaine.

Avant le départ, les familles engagent des tailleurs qui confectionnent des vêtements de la bure

tissée pendant l'été. Ce sont des vêtements pour leur propre usage, mais aussi pour la vente. Les objets de valeur sont transportés dans la ville la plus proche et confiés à des amis. Le gogea-baş va de maison en maison et recueille l'argent qu'il faut payer pour pouvoir passer des ponts, des cols, et pour acquitter d'autres taxes qui peuvent apparaître en chemin. Trois jours avant la date fixée pour le départ, on fait partir les troupeaux de moutons, qui se déplacent lentement et, parfois, les vieillards et les enfants. Ces jours-là, les femmes vont au cimetière prendre congé des morts. Le départ, on peut le faire par petits groupes, et alors ceux qui restent accompagnent ceux qui s'en vont jusqu'à la sortie du village, ou bien il peut avoir lieu le même jour pour toute la fălcare. En chemin, on dort dans des tentes improvisées ou à la belle étoile. Les mets sont composés d'aliments tout préparés dans ce but dès la montagne. Le convoi se déplace lentement, quelques kilomètres par jours, au rythme des moutons qui broutent. Quand le bât d'une bête de somme se déséquilibre, celui qui s'en aperçoit crie „Tură ! tură !” et se penche du côté où les besaces menacent de tomber. Les voyages sont très éprouvants, le convoi doit traverser des montagnes, des torrents, des marais. Parfois, les réserves de nourriture et d'eau s'épuisent avant qu'on n'arrive à destination. Le voyage d'automne est exténuant. Une fois dans la plaine, les gens louent des chambres dans les maisons des Grecs et des Bulgares, où ils habiteront pendant tout l'hiver. Les bergers gravitent avec leurs moutons autour des villes où leurs familles se sont installées. La défense des villages, dans la montagne, revient à des hommes armés qui s'assurent dès l'automne les provisions pour tout l'hiver. Il existe, ensuite, une catégorie de pauvres qui, n'ayant pas de bétail, restent dans les montagnes et s'installent dans les maisons solides des gens aisés. Le voyage que je viens de décrire est plutôt caractéristique des Aroumains transhumants qui ont un point fixe dans les montagnes et une zone plus ou moins fixe dans la plaine, entre lesquels ils se déplacent périodiquement. La branche des Aroumains nomades ne connaît pas ce va-et-vient entre deux points, quoique leurs voyages ne soient pas accidentels et qu'ils suivent tous les ans presque les mêmes trajets. Par conséquent, ce qui les caractérise, c'est l'absence de villages – même s'ils reviennent plusieurs années dans les mêmes montagnes et aux mêmes endroits, il n'y construisent que des cabanes qu'ils abandonnent en automne et qu'ils refont au printemps, – et l'absence du contact avec la ville – ils passent l'hivernage à la plaine, dans des tentes et des huttes improvisées.

Le transport en caravane ou cărvănărit est la deuxième occupation qui fait des Aroumains les voyageurs de la Péninsule. Malgré l'importance du cărvănărit dans l'économie et l'histoire des Aroumains, les données enregistrées sont rares et peu édifiantes. Dans la monographie dédiée aux Farseroti, T. Capidan remarque que, par le passé, chaque fălcare possédait sa propre caravane (cărvană), composée de 70 à 100 mules, respectivement cinq à douze bêtes pour chaque famille de la classe moyenne et de douze à seize bêtes pour chaque famille aisée. Le chef de la caravane était l'un des fils du tchelnic ou, au cas où celui-ci n'avait pas de fils, l'un des membres du groupe, qui recevait pour ce service 12 livres et du pain. À cette occasion, précise Capidan, on cuisinait beaucoup dans la maison du tchelnic. Le kiribaş (chef de la caravane) était choisi par le tchelnic. Il devait être habile, car c'était à lui d'engager les transports et de négocier les prix avec les étrangers. On ne le payait pas mieux que les autres voituriers (kirigii), sa fonction étant honorifique. On trouve des données intéressantes sur le fonctionnement des caravanes dans un appendice de l'ouvrage d'Ami Boué, où l'auteur fournit des conseils aux

voyageurs intéressés aux Balkans, en les prévenant contre les aspects inédits du transport. Nous apprenons ainsi que, pendant la première moitié du XIXe siècle, on pouvait voyager dans la péninsule balkanique soit sur des chevaux de poste, soit en caravanes, dont la plupart étaient aroumaines. Le voyageur devait se procurer des sacs en cuir ; car les valises et les malles étaient inutilisables. Pour deux chevaux chargés ou deux mules, il fallait un surveilleur, et, pour charger un cheval, il fallait trois personnes, deux pour équilibrer les bagages et une pour les attacher. Qui ne voulait pas courir le risque de monter un cheval sans selle ou à selle turque, en bois, devait s'en procurer une en ville. Les chevaux de poste ne pouvaient suivre que les routes indiquées par la poste, mais les Aroumains, tout en exigeant qu'on traite les chevaux avec beaucoup de soin, acceptaient de suivre n'importe quel chemin. À cause des routes défoncées, des harnachements rudimentaires et des charges lourdes, les chevaux tombaient vite malades, l'affection la plus fréquente étant l'ulcération due au frottement. Les caravanes aroumaines se déplaçaient très lentement. Les cărvănari n'acceptaient pas les rapports de subordination, et il n'était pas rare qu'ils manquent de politesse envers les voyageurs. Ils ne fouettaient ni ne frappaient leurs chevaux, mais communiquaient avec ceux-ci par des ordres et des signaux. Le plus souvent, les cărvănari se déplaçaient à pied, à côté de leurs chevaux, pour prévenir les accidents et pour ne pas surcharger les bêtes. Pendant l'hiver, lorsqu'il faisait très froid, ils acceptaient de payer pour pouvoir abriter leurs chevaux dans les écuries des auberges, mais le plus souvent ils dormaient dehors, près de leurs chevaux, à des températures autour de zéro degré.

En Albanie du sud, en Thessalie et dans une partie de la Macédoine, la plupart des caravaniers étaient des Aroumains. En Albanie du nord, ils étaient concurrencés par des Serbes, des Bosniaques et des Albanais. Les chevaux de poste étaient dirigés par des Bulgares islamisés ou pomatchi. Quand les caravaniers ne pouvaient s'assurer un nouveau transport de marchandises sur le chemin de retour, ils achetaient à leur compte quelque marchandise bon marché, susceptible d'être vendue à profit, parce qu'ils avaient peur d'être pillés sur le chemin de retour. Une caravane sans bagages était une caravane transportant la recette d'un transport antérieur. Lorsque les caravaniers amassaient assez d'argent pour mettre sur pied leur propre affaire, ils se retiraient dans la ville. Les caravaniers les plus renommés sont ceux de Metzovo et de Clisura.

Ce que l'on sait à présent au sujet des caravaniers est presque dérisoire et il y a peu de chances d'en apprendre davantage en faisant appel à la mémoire des contemporains. Le système et les repères d'orientation, les unités de mesure de l'espace, la question de la rentabilité demeureront sans doute inconnus. Un domaine où l'on pourrait progresser sur la base de notations écrites et d'éventuelles enquêtes sur le terrain est celui de „petite toponymie.” La toponymie institutionnalisée, celle qui apparaît sur des cartes et dans des documents officiels, est imposée par la culture dominante, tandis que la petite toponymie appartient à ceux qui vivent sur place. La manière dont ils désignent l'espace pourrait apprendre aux ethnologues quelque chose sur la manière dont ils le conçoivent. Ceci pourrait contribuer à définir la matrice culturelle de cette variante de la roumanité. Car un moment viendra où nous devons nous demander dans quelle mesure les Aroumains sont mioritiques. Dans les variantes aroumaines de la Miorița, le motif, conçu comme une expérience pastorale, n'est vraisemblablement qu'un rajout dû au contact avec le folklore daco-roumain. Et il ne pourrait en être autrement, puisque l'élevage

des moutons faisait l'affaire de toute la communauté, et que le berger ne connaissait pas les sentiments de dépaysement et de solitude. Les séquences du testament et de la noce allégorique sont toutefois mises en relation avec le dépaysement amené par le cărvănărit qui, ainsi qu'il apparaît dans certains contes publiés par Pericle Papahagi, acquiert des accents initiatiques.

Les artisans et les marchands

Nulle part la polytropie des Aroumains n'est plus présente que dans le domaine des artisanats. En compétition avec les Turcs, les Grecs, les Albanais, les Bulgares, les Serbes, les Juifs et les manufactures étrangères qui, à partir du XVIII^e siècle occupent une place importante dans la péninsule Balkanique, les Aroumains fabriquent des objets, les mettent en circulation, s'occupent de leur revente, et tout cela, très efficacement. La liste des métiers qu'ils exercent, telle qu'elle résulte des attestations documentaires, est assurément lacunaire. Elle peut cependant donner une idée de la place qu'ils occupent dans la vie des bourgs et des villes des Balkans. Les Aroumains seront, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, orfèvres, armuriers, épiciers, commis, cochers, boulangers, étameurs, charbonniers, couteliers, médecins, forgerons, passementiers, aubergistes, hôteliers, vanniers, bouchers, charcutiers, meuniers, peigniers, tailleurs de pierre, chaudronniers, bâtiers, savonniers, tanneurs, bucherons, menuisiers, usuriers, maçons.

Ces métiers étaient pratiqués indépendamment des occupations principales ou en parallèle avec celles-ci : l'élevage des animaux, le cărvănărit, l'agriculture et, dans une moindre mesure, la chasse. La position sociale des Aroumains était consolidée par la pratique d'occupations dérivant de leur ancienne qualité d'armatoles, telles que l'affermage des cols, en tant que percepteurs au service des Turcs (dervengii), ou le recrutement pour la milice des villes.

Certains des métiers qu'ils pratiquaient renouaient avec d'anciennes occupations exercées pour le bien de la communauté, à savoir les occupations traitant des matières premières comme le lait, la laine, les peaux d'animaux. D'autres se sont développés à partir de formes rudimentaires d'artisanats, que les Aroumains avaient été forcés d'apprendre au cours de siècles d'existence nomade. Enfin, ils pratiquaient des métiers que les étrangers leur avaient appris comme, par exemple, la maçonnerie et la taille des pierres, qu'ils tenaient des Italiens, ou la fabrication d'armes et la tannerie, qu'ils tenaient des Turcs.

Un trait caractéristique de leur comportement d'artisans était l'absence d'une séparation nette entre les métiers, le même individu pouvant, selon la saison et la rentabilité, exercer un métier ou un autre. En été, il pouvait être charcutier et, en hiver, cordonnier. Quand il n'avait pas de commandes, le maçon pouvait travailler le bois. S'il ne faisait pas de couture, le tailleur se mettait à la pelleterie, s'il perdait dans une direction, il recommençait dans une autre et, si ce qu'il savait faire n'était pas recherché, il était toujours disposé à s'initier à quelque chose d'autre. Cette mobilité semble être un impératif de la vie dans les Balkans, où l'esprit oriental rencontre la vitalité et l'efficacité d'individus qui ont une bonne prise sur la matière.

Pour pouvoir comprendre comment les bergers et les artisans sont devenus, à la longue, des marchands, l'information que fournit Pouqueville est précieuse. Du temps de Louis XIV, la France détenait un entrepôt de marchandises à Metzovo. Les habitants de la ville de Calariti faisaient les intermédiaires entre les producteurs aroumains et les acquéreurs français. Petit à

petit, les Aroumains commencèrent à tisser de la laine pour en faire des capes et des paletots, recherchées par les marins de l'Adriatique et par les Albanais. Un temps, ils continuèrent à en exporter, par des bateaux sous pavillon français. Peu à peu, ils arrivèrent à prétendre accompagner leur marchandise pour en surveiller la vente. Au retour, ils apportaient des produits étrangers, qu'ils revendaient à profit. Ils gagnèrent leur complète autonomie au moment où ils renoncèrent à la collaboration avec les partenaires français et eurent recours aux vaisseaux grecs. Il ne faut pas non plus négliger le fait qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles, les Aroumains de Moschopole entretenaient des relations commerciales suivies avec les armateurs et les marchands de Raguse et avec différents centres d'Italie, ainsi que nous l'apprenons de la riche correspondance commerciale étudiée par Valeriu Papahagi.

La vente de leurs propres produits transforme les bergers et les artisans en marchands. La liste des marchandises s'allonge d'abord dans le domaine des matières premières : cire, bois de construction, sel, si bien que, peu à peu, le commerce des denrées coloniales et des textiles devient le monopole des Aroumains. Ils finissent, à un moment donné, par s'approcher de toute affaire rentable, ils en viennent, par exemple, à faire le commerce d'une marchandise bien étrangère à leur propre univers, comme les sangsues.

L'organisation par corporations et par compagnies commerciales est réalisée très tôt par l'adoption et l'adaptation de modèles orientaux et occidentaux. Les structures hybrides qui en résultent se personnalisent encore par la force que leur confère la solidarité de clan, qui agit même si les partenaires sont séparés par des milliers de kilomètres de distance. Le livre d'Olga Cihanci, complété par l'étude de Despina Tsourka-Papastahi, esquisse la place qu'occupent aux XVIIe et XVIIIe siècles en Transylvanie les compagnies grecques. En fait, les „Grecs” étaient en partie des Aroumains, car le sens de l'expression „marchand grec” dans la Transylvanie du XVIIIe siècle n'est pas national, mais professionnel ; elle désigne en réalité un marchand balkanique orthodoxe.

Pour ceux qui s'intéressent à l'histoire du commerce aroumain, l'ouvrage de A. Hiciu est une source extrêmement riche d'informations, dont une partie se prête à des interprétations qui éclairciraient bien des „énigmes” de l'histoire de cette ethnie. Ainsi, par exemple, l'auteur fait un long commentaire sur le rôle que jouait la ville de Moschopole dans le commerce balkanique et sur les conséquences de sa chute. L'exode provoqué par l'incendie de la ville est archiconnu. Les Aroumains abandonnaient leur ville dévastée par les Turcs et les Albanais, emportant des sacs d'or et des pièces d'or cachées dans des pots de miel. Quelqu'un se rappelle que tous les membres de sa famille avaient les vêtements doublés de billets de banque. La mémoire du folklore garde l'histoire d'un tchelnic de Moschopole qui, avant de quitter la ville, pendit sur la place de la ville trois poules mortes : l'une entièrement plumée, une autre plumée à moitié et une troisième au plumage intact. Il dit à ses concitoyens : „Regardez bien ces poules ; quiconque fuira cette ville au plus vite, sera comme la poule au plumage intact ; celui qui retardera son départ, sera comme la poule à moitié plumée ; et celui qui restera sur place, sera comme la poule entièrement plumée.” L'exemple a quelque chose de la gravité de l'acte cérémoniel, il ressemble à un rite d'annulation, opposé au rite de fondation. Ce qui est curieux, c'est que la ville de Moschopole ne se soit jamais redressée, malgré l'obstination avec laquelle les gens reviennent d'habitude à leur lieu d'origine. Il paraît que l'histoire du commerce même peut en fournir une

explication. Dans une étude consacrée au commerce que les Aroumains de Moloviște faisaient avec Venise au XVIIIe siècle, Valeriu Papahagi remarque que, à partir de 1755, les relations commerciales entre Moschopole et Venise prennent fin. Cela se rattacherait au rapport rédigé par Antonio Bartolovich, consul de la Sérénissime République à Durazzo, le 8 février 1761. Il résulte de ce rapport que les taxes trop élevées perçues sur les marchandises transportées de Durazzo à Venise faisaient que celles-ci fussent déviées vers d'autres ports. C'est ce qui ruina certains Aroumains de Moschopole, Okhrid ou Moloviște et poussa d'autres à réorienter leurs marchandises – peaux et laine – vers Belgrade, la Hongrie et l'Allemagne, autant d'endroits plus favorables à leur commerce. L'or gagné dans les Balkans y était employé d'une façon plus rentable. C'est toujours là que les Aroumains adoptèrent une nouvelle mentalité, qui les décida à se fixer définitivement loin de leur patrie. Valeriu Papahagi conclut : „Les théories catastrophiques ont disparu des études historiques, et je crois que la tradition romantique de la destruction de Moschopole n'arrive pas à expliquer à elle seule la dispersion des Aroumains de cette ville à travers tant de villes de la péninsule Balkanique” – et, ajouterais-je, de l'Europe. Selon l'hypothèse formulée par Valeriu Papahagi, Moschopole incendiée par les Turcs serait une ville déjà en déclin, qui avait atteint l'apogée de sa gloire pendant la première moitié du XVIIIe siècle. Les quelques centaines d'Aroumains pauvres dont parlent les différents voyageurs du XIXe siècle semblent confirmer l'exemple du tchelnic, exemple qui, sans faire aucune mention des Turcs, était une invitation à l'abandon de la ville, en raison de l'opposition „ici=pauvreté / ailleurs=richesse.”

Je vais, à titre de curiosité, sans pour autant relativiser son importance ethnologique, résumer une information concernant la stratégie du marchandage et de la vente. Dans les Balkans, l'acheteur marchand, quel que soit le prix qu'on lui a demandé. Le marchandage se déroule selon le principe des concessions mutuelles, le vendeur demandant au début un prix en-dessus de la valeur de l'objet, et l'acheteur offrant un prix en-dessous de cette valeur. D'après la boutade d'un Anglais, dans les Balkans, si l'on a acheté un objet à moitié prix, on peut être certain d'avoir payé le double. La boutade concerne les risques encourus par l'étranger, car aucun habitant des Balkans ne cédera à la séduction de l'objet avant de s'être fait le prix le plus proche possible de sa valeur réelle, telle que décidée par consensus. Le marchandage peut durer même plusieurs jours, si l'objet que l'on veut acheter est important. Quand les partenaires sont tombés d'accord sur les conditions de la vente, ils topent en disant : „Hăiri si-l'i vedi.” Une fois le marché conclu, l'acquéreur paie au vendeur une partie du prix (les arrhes). Ensuite, ils se rendent ensemble à la taverne, pour boire le vin du marché (ar. crăcimă). Une première tournée est offerte par le vendeur, et la deuxième est à l'acheteur. S'il arrive que l'on revienne sur le marché conclu, l'acheteur perd les arrhes. Quand l'achat est important, le marché a parfois lieu en présence de plusieurs témoins, choisis parmi les personnes honorables et impartiales. Les témoins peuvent eux aussi boire du vin du marché. Le règlement de la vente prévoyait la vente du bétail sous „garantie,” c'est-à-dire que, au cas où l'animal tomberait malade pendant la première semaine depuis la vente, on pouvait le retourner au vendeur. Il était interdit de vendre „une marchandise qui n'existe pas,” on ne pouvait pas vendre, par exemple, des agneaux pas encore nés. En revanche, la production de lait pouvait être concédée à une firme dès le début de la saison. Quand on prêtait de l'argent, jamais un mardi, on ne demandait pas de reçu, mais

on faisait une encoche sur une taille ; lorsque la dette était acquittée, on détruisait la taille. Les objets donnés en gage étaient gardés avec beaucoup de soin, l'honorabilité étant strictement respectée dans les affaires.

La plupart des transactions étaient effectuées dans les foires. Aux premières décennies du XIXe siècle, les foires de Macédoine, Thessalie, Épire, Morée, Thessalonique et quelques autres encore où l'on peut supposer que les Aroumains vendaient leur marchandise, comptaient au total cent trente-deux jours, donc un tiers de l'année était consacré à Mercure. Il y avait cent trente-deux jours de marché, où les bergers échangeaient leurs animaux contre de l'argent et leur argent contre des animaux, où les femmes vendaient leur drap et des sacs pleins de bas de laine, où les artisans plaçaient leurs vases de cuivre, leurs bijoux d'argent, leurs pistolets damasquinés, leurs cuillers et leur quincaillerie, où les maçons et les tailleurs de pierres recevaient de nouvelles commandes, où les médecins ambulants attiraient le chaland, où les saltimbanques et les violoneux pouvaient gagner un sou, où les fonctionnaires turcs encaissaient un bakchich, où les amis se rencontraient et où les ennemis se bravaient, où les familles fiançaient des enfants qu'elles n'avaient pas encore, et ainsi de suite.

L'habitat

Je ne suis pas préparée à donner une réponse cohérente à la question de savoir comment les Aroumains organisent le territoire qu'ils habitaient. L'affirmation „Le vrai village vlaque est le stani, le village nomade” ne s'applique pas à toutes les branches d'Aroumains. On sait qu'il existe des branches nomades, mais on sait aussi qu'une partie de la population aroumaine a habité des villes et des bourgs. D'autre part, il existe d'anciennes attestations d'agglomérations de bergers en Thessalie, Épire, Macédoine, mais leur mode d'organisation n'est pas connu. Une série de données historiques attend des interprétations de la part des ethnographes. Ainsi, le Dr Ghiulamila considère, entre autres, que l'essaimage d'un groupe de familles de Gopesh en direction de la ville de Samacov n'est qu'une façon de dégrever le village d'une partie de l'impôt, lequel était proportionnel au nombre des familles.

De toutes façons, les données les plus fiables remontent à la fin du XIXe siècle, quand un grand nombre de villages furent fondés. Ceux qui les fondent sont des groupes d'Aroumains qui abandonnent le nomadisme et des Aroumains obligés de s'exiler à cause de la persécution d'Ali Pacha. Les nouveaux villages s'établissent d'habitude sur les ruines d'autres villages – paliochores, – propriétés de Turcs qui, d'abord, les donnent en concession, et puis les vendent. Retenons qu'il existe dans le dialecte aroumain le syntagme „bagă parlu” (fiche le pieu), qui renvoie à un éventuel rite de fondation.

Voici deux informations qui pourraient apporter un peu de lumière sur la façon dont on procédait à la fondation d'un nouveau village.

La première information porte sur un cas qui peut être daté avec précision 1838, d'après un document que le Dr Ghiulamila publie en entier. On peut y lire :

„Les porteurs du présent ordre, un groupe de sujets d'Okhrid, de nation aroumaine, arrivant dans le district de Samacov, qui se trouve sous notre administration, ont demandé qu'on leur permette de s'installer dans ce district et nous ont prié, à ce propos, de leur octroyer un terrain

vague où ils construisent des maisons. Compte tenu de l'intention des solliciteurs, opportune sous l'aspect du peuplement de la région, leur demande a été satisfaite. Nous avons donc trouvé bon que sur le terrain vague, connu sous le nom de „Ismail Iurdu” (champ d'Ismail), sis au bord de l'Isker, qui coule devant Samacov, terrain qui sera désormais considéré comme leur appartenant, des maisons soient construites, tant pour ceux qui sont arrivés les premiers et ont exprimé leur désir de se fixer dans le district de Samacov, que pour ceux qui arriveraient et demanderait la même chose. Il a été convenu que l'on n'exige de la part des solliciteurs ni impôts, ni taxes communales au profit du district de Samacov : en échange, on percevra sur toutes les maisons qu'ils bâtiront une certaine somme, soit 120 piastres par an pour chaque maison, en considérant qu'une maison est composée de deux pièces. Sur ces 120 piastres, 40 seront remises en main propre à la personne qui sera assignée à la fonction de conservateur de la bibliothèque de la ville de Samacov, laquelle sera construite avec l'aide de Dieu, le conservateur devant partager cette somme, comme salaires, aux employés de la bibliothèque ; les 80 piastres restantes seront remises en main propre au préposé, à titre de cotisation au registre des taxes communales au profit de ladite ville. Nous ordonnons donc aux „naïb” de Kiostendin, au „muhafiz” (commandant) de la forteresse de Nis et au „nazir” (gouverneur) de Samacov de ne pas troubler la paisible résidence desdits sujets, mais de les protéger à tous les égards, sous l'égide et la justice de Sa Majesté le Sultan, une fois bien entendu que le paiement intégral du loyer annuel de 120 piastres pour les demeures spécifiées ci-dessus aura été effectué, c'est-à-dire une fois qu'aura été remplie la clause stipulée pour les maisons des sujets de nation aroumaine dudit groupe, soit de ceux d'entre eux qui auront déjà construit des maisons sur ledit terrain et s'y seront installés, soit de ceux qui y construiront des maisons à l'avenir. Vous vous conformerez à cet ordre et vous vous garderez de vous y opposer. Dont acte. Fait et signé ce 29 du mois de Dou-l-Hidjja, an 1253 de l'hégire (25 mars 1838).”

Le commentateur du document signale quelques aspects significatifs de la mentalité des groupes détachés d'une communauté rurale. Bien qu'ils aient eu la possibilité d'acheter le terrain, les solliciteurs ont préféré le louer. Le terrain qu'ils ont choisi semble être excentrique de la ville, et il est clairement mentionné dans le document qu'il se trouve au bord de la rivière. En fixant les conditions de louage, ils ont stipulé des clauses qui prévoyaient l'arrivée ultérieure d'autres anciens habitants de Gopesh. Les reçus attestent qu'aux familles arrivées dans une première étape se sont jointes, en peu de temps, treize autres. La clause concernant les futurs immigrés nous semble très significative des relations étroites qui continuaient à exister entre des groupes en train de se diviser.

La seconde information regarde un village de la région de Véria (Thessalonique), fondé vers les années 1900 et ayant reçu à l'époque le nom de Doliani. Le texte est en dialecte aroumain et il présente, à mon avis, un intérêt ethnographique, c'est pourquoi je vais en résumer le sens :

Des tchelnics aroumains, persécutés par Ali Pacha, se sont établis sur le site de l'ancien village. En dix ans, on construisit cent maisons à étage, en pierre, recouvertes de tuiles. Le village fut divisé en deux cents bășni (parties) selon un plan précis. En 1910, lorsque Vasile Papa Ianuși écrivit l'article „Nâ hoarâ model,” le village de Doliani comptait 221 jeunes hommes, 141 jeunes femmes, 128 femmes et 126 hommes. Les habitants étaient éleveurs de moutons et

marchands de laine. Plus de quatre-vingts d'entre eux, dont mon grand-père, étaient partis pour l'Amérique. La première et seule école de Doliani fut l'école où l'enseignement était donné en roumain – il s'agissait en fait de deux écoles qui comptaient ensemble 160 élèves. Le village avait deux églises et, dans la „caisse du village” (casa hoarăle) il y avait un fonds de 400 liras. L'argent du fonds du village et du fonds de la société „Frățil'ia,” fondée en 1904, constituaient en 1909 un dépôt de 1000 liras, prêté à intérêt dans les communes de Selia et de Xirolivad. La société „Frățil'ia” comptait cent membres qui versaient une cotisation mensuelle de 5 groschen.

L'habitation

Les ethnographes se sont peu intéressés à la façon d'habiter des Aroumains. On peut trouver des informations utiles à ce sujet dans la monographie dédiée aux Farseroti par Th. Capidan et dans les ouvrages de C. Höeg et de Kavadias concernant les communautés de Săracu. Comme je suis de ceux qui attribuent aux habitants de Săracu une origine aroumaine, j'ai retenu ces deux ouvrages. Visant exclusivement les groupements aroumains nomades, les auteurs présentent le système d'habitation dans des tentes et des cabanes (câlive), ces dernières étant des constructions provisoires en bois et en terre, de forme circulaire ou carrée. Les informations relatives à l'intérieur de ces demeures témoignent de l'existence d'un endroit destiné à l'icône, de bancs et de lits où étaient placés les objets à usage domestique, les tissus et les vêtements. Pas le moindre souci pour le décor.

Nous ne connaissons rien de l'intérieur des maisons des villages des bergers. Le fait qu'au départ pour l'hivernage les objets de valeur étaient confiés à des parents et à des amis habitant la ville la plus proche nous autorise à supposer que l'inventaire des objets d'intérieur était bien réduit et que les meubles étaient quasi inexistantes. On peut également supposer que les intérieurs des Aroumains habitant la ville suivaient la mode de l'époque, excepté la note particulière donnée par l'existence d'objets, de tissus par exemple, utilisés parce que renvoyant à la culture populaire.

J'ai donc considéré comme opportun de présenter une fiche d'information au sujet d'un intérieur du village de Doliani, datant de la première décennie du XXe siècle. L'information repose sur les souvenirs d'une exceptionnelle informatrice, Șanga Vrană. L'image qu'elle compose est représentative des villages aroumains à population sédentaire, fondés à partir des dernières décennies du XIXe siècle.

Șanga Vrană décrit la maison d'une famille composée de huit membres : la grand-mère, la mère, le père, deux filles et deux garçons, et l'oncle, frère du père, à qui, bien qu'il fût parti en Amérique, on réservait un quart de l'espace habitable, dans l'éventualité où il retournerait et continuerait d'habiter avec sa mère et la famille de son frère. Les planches contiennent toute l'information dont je dispose. S'y ajouteraient les quelques détails que donne Șanga à propos du coffre et de la glace qui constituaient la dot de la jeune mariée et qui n'étaient ni trop petits, ni trop grands, toute exagération étant considérée comme une insulte à l'adresse de la communauté.

On peut remarquer qu'il existait des distinctions nettes entre les fonctions du rez-de-chaussée

et de l'étage : le premier reprend, parmi les attributs de l'ancien mode d'habitation, celui d'espace pour emmagasiner et pour placer le métier à tisser, alors que le second reprend la fonction d'endroit pour dormir, à laquelle s'ajoute celle d'espace de représentation et d'endroit pour cuisiner.

Considérations générales sur la polytropie des Aroumains

Nombreuses sont les ethnies qui trouvèrent un abri dans la péninsule Balkanique. Et, si elles survécurent dans un espace si réduit, c'est parce qu'elles possédèrent l'art de la cohabitation. La vocation maritime et commerciale des Grecs à éliminé ceux-ci de la compétition dont l'enjeu était le territoire continental ; les Slaves, en raison de leur vocation agricole, se regroupèrent dans les plaines fertiles ; enfin, poussés par leur esprit guerrier, les Albanais se firent mercenaires et n'occupèrent en tant que bergers qu'une petite partie des montagnes. Dans le paysage ethnique de la péninsule Balkanique, les Aroumains sont une présence singulière, du fait même de leur écart par rapport à la loi de la spécialisation maximale.

Dans les Balkans, le Aroumain apparaît comme l'homme total : il élève du bétail, transporte des marchandises, guérit les maladies, travaille l'or, l'argent et la pierre, il lutte, bâtit, tisse et coud pour les autres, il produit du charbon et cuit des chaussons, imprime des livres, anime les centres de commerce et assure les contacts avec l'Europe continentale. Mû par le désir de saisir le plus possible du mirage des routes qui vont et qui viennent, menacé de disparition et de dépersonnalisation comme tout individu polytrope, l'Aroumain a joué, sur la scène de l'histoire, une infinité de rôles, la transparence de son être intérieur, doublée d'une rare énergie, lui permettant d'endosser n'importe quel déguisement. Son interprétation ne peut être mesurée qu'avec la jauge du grand art, cet art qui obtient, avec peu de moyens, le maximum d'effet, cet art qui fait que la personne du personnage devienne plus vivante que celle de l'acteur.

Les amateurs de priorités ontologiques du genre „qui de la poule et de l'oeuf est apparu le premier” peuvent postuler que, chez les Aroumains, „au commencement était le mouton.” Dans les conditions de relief et de climat spécifiques de la péninsule Balkanique, lesquelles excluent que l'on s'occupe à la fois d'élevage et d'agriculture, l'élevage des moutons devient un mode de vie qui imprime à la communauté des bergers quelque chose des traits des animaux qu'ils élèvent. Toujours en quête de nourriture, en hiver dans la plaine, en été à la montagne, entre temps sur les routes, le mouvement engage l'ensemble de la société, qui ne peut, pas plus qu'un troupeau, se disperser. Et, tout comme dans un troupeau, le pouvoir est incarné par un seul chef, la vie en mouvement étant défavorable à toute forme de démocratie. La multitude des problèmes que pose une pareille existence exige des réponses aussi promptes qu'efficaces. Face à la stéréotypie de la vie menée autour d'un point fixe, l'imprévisible de la vie errante oblige à une plurispécialisation. Si solidaire que soit le groupe et bien que certains individus puissent devenir des experts dans tel ou tel domaine, tous doivent tout savoir. Le savoir du groupe ne se divise pas, mais se réécrit dans la personne de chaque individu. Le berger nomade doit savoir lutter, transporter ses biens sur des routes difficiles, se soigner s'il tombe malade, assurer sa nourriture, ses vêtements et son abri, réparer les objets dont il ne peut se dispenser, se parer de ce qui lui tombe sous la main, offrir l'hospitalité à ceux qu'il rencontre dans son chemin, vendre le surplus

de ses produits et gagner ainsi de l'argent. Quand il commence à faire pour les autres ce qu'il faisait pour lui-même et pour les siens, le berger nomade s'appelle soldat, voiturier, médecin, tailleur, maçon, artisan, aubergiste, marchand. Grands bergers, les Aroumains restèrent par conséquent grands dans toutes leurs manifestations ultérieures. La mobilité, la variété de leurs manifestations – la polytropie, au sens que Gabriel Liiceanu prête à cette notion – constitue pour les Aroumains une dimension matricielle. Avec cette hypermétropie caractéristique de celui qui a fait des études classiques, Gabriel Liiceanu cherche „l'aventure de l'être qui risque de se perdre par excès de manifestations” dans les sources de la Grèce ancienne et la retrouve sous les traits d'Ulysse. Pour définir la polytropie des Aroumains, je me suis arrêtée, moi, sur un personnage incomparablement plus modeste, qui s'appelle Alexis Zorba.

COLOFON

Autorul lucrării	IRINA NICOLAU
Titlul lucrării	LES CAMELEONS DES BALKANS în REVISTA „MARTOR,” NR. 6, 2001
Editura la care a apărut	Editura MUZEUL ȚĂRANULUI ROMÂN
Variantă digitalizată de	Editura Predania/ CP 67, OP 13, București www.predania.ro tehnoredactor/ Remus Brihac concept grafic/ Atelieruldegrafica.ro

PREȘANIA